

# JOURNAL DES DEMOISELLES

## HISTOIRE ET ROMANS

(SUITE)

### LE SIRE DE JOINVILLE

#### III

Au mois d'août de l'an 1248, Jean, sire de Joinville et sénéchal de Champagne, partait pour la septième Croisade, à la suite du saint roi Louis IX, que ses *Mémoires*, si riches de détails familiers, de faits héroïques et d'impressions naïves, ont pour but spécial de nous faire connaître et vénérer.

Il n'était pas le premier de sa race et de son nom que la ferveur chevaleresque du temps entraînait dans ces guerres lointaines, où la France avait déjà envoyé et perdu tant de ses généreux enfants... Près d'un demi-siècle auparavant, un certain *Geoffroy de Joinville*, revêtu de ce même titre de sénéchal, qui semble avoir particulièrement appartenu à sa maison, figure à côté de Villehardouin, comme associé à ses négociations et à ses combats (1). C'était l'oncle de notre Jean.

Celui-ci ne comptait guère plus de 22 ans, au moment où il prenait à son tour la croix. Marié néanmoins depuis plusieurs années, il se voyait déjà père de deux fils, dont le second lui naissait la veille de Pâques, au milieu des préparatifs du grand voyage qui allait l'emporter pour longtemps, — pour toujours peut-être, — loin de sa famille et de son pays. L'heureux événement qui vient faire diversion à la tristesse des adieux,

donne lieu à une suite de banquets et de fêtes, par lesquels les principaux seigneurs de sa parenté et de son vasselage le célèbrent à l'envi. Toute une semaine s'écoule ainsi jusqu'au vendredi, jour d'abstinence, où des soins plus graves succèdent à la joie des festins. Le sire de Joinville s'occupa de mettre ordre à ses affaires, et, avant tout, d'éteindre jusqu'à la moindre dette, dont le paiement, au jugement des seigneurs qui l'entourent, peut lui être légitimement réclamé.

Ses revenus étaient alors assez bornés. — « Sachez, » nous dit-il un peu plus loin, « que je ne » tenois pas mille livres en fonds de terre, car » Madame, ma mère vivait encore. » — Mais le consciencieux chevalier, qui, selon son expression « *ne vouloit porter nulz deniers à tort,* » se rend à Metz — où résidaient probablement nombre de banquiers juifs et lombards, — et y laisse « *grant foison de sa terre engagée,* » pour parer aux nécessités du moment.

Ce point important réglé, il revient prendre l'écharpe et le bourdon des mains de l'abbé de Chemnion, et quittant le manoir de ses pères pour n'y plus rentrer qu'au retour de la sainte expédition, il visite, pieds nus et en chemise, — *pieds déchaus et en langes,* — divers sanctuaires qui contenaient des reliques en vénération dans la contrée.

C'est avec une piété sincère, mais non sans quelques soupirs secrets, qu'il se met ainsi en devoir d'accomplir son vœu. Son courage simple

(1) Voir le numéro de juin 1875.



et ferme n'a rien de la sécheresse stoïque, tant s'en faut. Aussi, comme notre sympathie lui est de prime-abord acquise!

« En *dementières* (tandis) que j'allois à Bléchi-court et à Saint-Urbain, » — nous dit-il, — « je ne *vois oncques* (je ne voulus jamais) retourner mes yeux vers Joinville, pour que le cuer ne s'attendrisist du biau chastel que je lessois, et de mes deux enfants. »

Pauvre sénéchal! son beau domaine et ses deux petits enfants lui tiennent au cœur; mais de sa femme, il ne dit mot. Pourquoi?

Soyons aussi discrets que lui; interprétons à bien son silence, et disons que plus les sentiments sont tendres, plus les âmes délicates répugnent à les étaler au grand jour.

Enfin, il part à la tête de dix chevaliers qu'il a pris à sa solde, et le voici à Marseille, où il vient s'embarquer. C'était la première fois, selon toute apparence, que l'aspect de la mer frappait les yeux de notre Champenois. Vivement impressionné, il nous fait assister avec lui à tout le mouvement, à toutes les manœuvres de cet embarquement.

Les apprêts sont terminés, les marins à leur poste; on n'attend plus, pour partir, que le signal du maître nautonnier. A l'appel de celui-ci, les prêtres et les clercs montés sur le vaisseau, entonnent en chœur le *Veni creator*, et le signal est donné. Bientôt on perd la terre de vue; on n'aperçoit plus que le ciel et l'eau.

... « Et chacun jour, » — poursuit Joinville, rétrospectivement ému, — « nous éloigna le vent du pays où nous avions été néz. — Et ces choses vous montré-je que celi est bien fol hardi qui se ose mettre en tel péril à *tout au-trui chatel* (avec le bien d'autrui) ou en péché mortel, car l'en se dort le soir là où ne seet si l'en se trouvera ou fond de la mer. »

A lui, du moins, il était permis de s'endormir en paix chaque soir, même devant l'idée d'aller continuer son sommeil au fond des eaux, car sa conscience ne lui reprochait aucun gros péché, et nous venons de voir le soin scrupuleux qu'il avait pris de ne rien emporter qui fut à autrui.

Depuis près d'un siècle, le siège principal de la domination musulmane n'était plus en Asie, mais en Égypte, où régnaient les Soudans Ayoubites, successeurs du grand Saladin. C'est là que le roi de France avait résolu de l'attaquer. Mais s'y rendre tout d'une traite n'était pas alors chose si simple qu'aujourd'hui; on s'arrête en route pour hiverner dans l'île de Chypre.

L'hivernage commence assez mal pour Joinville. Les dépenses du voyage ont épuisé ses ressources. Des sommes qu'il avait réunies pour son expédition, à peine lui reste-t-il *douze-vingt livres tournois*. — 240 livres, ce n'est guère. Ses chevaliers lui signifient impérieusement qu'il ait à se *pourvoir de deniers*, menaçant, au cas contraire, de l'abandonner. Sa détresse est extrême;

mais un secours providentiel vient le tirer de peine.

« Dieu qui oncques ne me faillit, me pourvut de telle manière, que le Roi, qui estoit à Nicosie, m'envoya quérir, et me retint, et me mit huit cents livres en mes coffres; ce lors j'eus plus de deniers qu'il ne m'en falloit. »

Ainsi se nouent les relations familières du roi Louis IX et du sire de Joinville. Ils n'étaient pas inconnus l'un à l'autre : la franche humeur, l'esprit éveillé du jeune sénéchal, joints à ses sentiments pieux, lui avaient déjà, sans doute, attiré l'estime et l'intérêt bienveillant du Roi; cette bienveillance prend désormais le caractère d'une affection de plus en plus expansive et presque paternelle. Quant à Joinville, vassal du comte de Champagne, il n'était pas *l'homme du Roi*, comme il le dit fièrement quelque part; mais s'il n'était pas son *homme*, il allait être son serviteur le plus fidèle, son ami le plus tendre et le plus dévoué.

Le temps de ce séjour en Chypre paraît s'écouler sans trop d'ennui. Divers épisodes en varient l'uniformité. Un jour, les ambassadeurs d'un khan tartare viennent de sa part saluer le roi de France, et le Roi, charmé de ces avances amicales, fait aussitôt partir deux frères prêcheurs pour aller convertir le khan. Un autre jour, l'impératrice de Constantinople, Marie de Brienne, débarque à Baphe (l'antique Paphos), laissant son triste époux, Baudouin II, resserré dans les murs de leur capitale agonisante, entre les Grecs et les Bulgares, tandis qu'elle allait courant le monde et médiant partout une assistance que nulle part elle n'obtenait. — C'est à Joinville, — sans doute à titre de compatriote, car la maison de Brienne était l'une des plus illustres de Champagne, — qu'elle fait savoir tout d'abord son arrivée, et demande de la venir chercher. Joinville la trouve dans un bien piteux état. Le navire qui l'a conduite à Paphos, arraché de ses ancrs par une tempête soudaine, vient d'être entraîné loin du port avec tous les effets de l'infortunée voyageuse. Elle n'a pour vêtement que la *chape* qui la couvrait, et un *surcot à manger* (un surtout de table). — Dans ce maigre équipage, Joinville l'amène à la résidence du Roi, où ce prince, la reine et les barons de France, lui font un gracieux accueil; quant à ce qui peut manquer à l'élégance de sa toilette, ils ne s'en préoccupent aucunement. Le bon sénéchal prend la chose plus à cœur. Dès le lendemain, il envoie à sa noble payse du drap pour se faire une robe, et une riche pelletterie pour la fourrer. S'il avait dans ses coffres plus de deniers qu'il ne lui en fallait, ainsi qu'il vient de nous le dire, au moins voyons-nous qu'il savait en faire bon usage.

Un seigneur de la cour rencontre l'écuyer qui portait à destination ce don magnifique. Il va aussitôt trouver le roi et lui fait honte ainsi qu'aux autres barons, d'en avoir laissé au seul



Joinville la charitable initiative. La suite du récit ne nous apprend pas si Louis en témoigne quelque regret; mais à part les égards de politesse qui sont dûs aux impératrices, et surtout aux impératrices malheureuses, l'auguste solliciteuse n'a évidemment rien à espérer de lui. Cependant, comme l'Armide du Tasse dans le camp de Godefroy de Bouillon, mais non par les mêmes artifices, Marie de Brienne gagne à sa cause un assez grand nombre de partisans, parmi lesquels est Joinville, et leur arrache même le serment écrit de marcher au secours de Constantinople si le Roi, au terme de la Croisade, voulait y envoyer un corps de trois cents chevaliers. Le sage prince s'y refusa, et Joinville, ainsi qu'il a soin de nous en informer à l'avance, se trouva ainsi déchargé de son serment.

Enfin, au bout de huit mois, la flotte reprend la mer, on aborde en Égypte; le premier choc avec les soldats de Mahomet, — que Joinville appelle indifféremment *Turcs* ou *Sarrasins*, bien que ces noms s'appliquent à des races fort distinctes, — est tout à l'avantage des armes chrétiennes, et la prise de Damiette semble promettre à la Croisade une issue bien opposée à celle que lui réservait la suite des événements.

Nous n'avons pas à rappeler ici les fautes qui amenèrent la ruine de l'entreprise. Les historiens signalent entre autres le séjour prolongé que le Roi fit dans la ville conquise; mais ce nouveau temps d'arrêt, du moins, n'est pas perdu pour l'instruction de Joinville ni pour notre agrément. Tout ce qu'il remarque, tout ce qu'il apprend, il nous en fait part, avec un mélange charmant de crédulité innocente et d'observation judicieuse, selon qu'il parle des choses par oui-dire ou d'après ce qu'il a vu de ses yeux.

Dès les premiers mots, se trouve tranchée d'une manière inattendue, la question géographique qui a tant occupé les esprits de l'antiquité, qui occupe encore si vivement la science de nos jours : celle des sources du Nil.

« Il convient, » nous dit Joinville, « parler d'abord du fleuve qui vient d'Égypte, et de *Paradis terrestre*. »

Voilà qui est net. Si les intrépides voyageurs qui, dans ces derniers temps, se sont donné tant de peine pour remonter jusqu'à ces sources introuvables, et n'ont encore réussi qu'à découvrir deux ou trois grands lacs dont on ignorait l'existence, s'en étaient tenus à ce renseignement fourni en termes si positifs, voyez que de fatigues et de dangers ils se fussent épargnés!

Joinville nous fait ensuite une description rapide, mais aussi exacte que colorée, du cours de ce fleuve étrange, de ses débordements périodiques, de l'aspect des campagnes, quand, à la retraite des eaux, succèdent les travaux du cultivateur. Tout ceci, il l'a vu, et rien ne manque au tableau.

«... Les laboureurs vont chacun dans sa terre,

» labourer avec une charrue sans roues, et ils y  
» sèment froment, orge, comminz (1) et riz, qui  
» viennent si bien, que nulz n'y saurait faire plus.  
» — Et ne scet-on d'où vient cette crüe, sinon  
» que de la volonté de Dieu, car sans elle, nulz  
» biens ne viendroient dans ce pays, à cause de  
» la chaleur du soleil qui brûleroit tout, pour ce  
» qu'il n'y pleut jamais. »

La volonté de Dieu, oui, brave et pieux chevalier, c'est là qu'aujourd'hui encore les plus grands savants, — c'est dire en même temps les plus modestes, — reportent comme vous l'explication de toutes choses, quand après avoir, dans l'étude des phénomènes naturels, remonté de cause en cause, ils se retrouvent, quoi qu'ils fassent, en présence de l'inconnu, qui recule indéfiniment devant eux. Mais nous n'en avons pas fini avec les curieuses informations que nous donne Joinville.

«... Avant que le fleuve entre en Égypte, il y a  
» des gens accoutumés à ce faire, qui jettent le  
» soir leurs filets dans le fleuve, et quand ce  
» vient au matin, ils trouvent dans leurs filets  
» ces épiceries qu'on vend au poids et qu'on apporte en ce pays (la France), savoir : gingembre, rhubarbe, lignaloës et cannelle. On dit  
» que ces choses viennent de *Paradis terrestre*,  
» où le vent les abat des arbres qui y sont, tout  
» comme le vent abat dans la forêt, en nos pays,  
» le bois sec. »

Cette provenance des épices et cette manière de les pêcher, dont ne se doutent peut-être pas nos marchands de denrées coloniales, seraient bonnes à leur faire connaître. Le *Paradis terrestre* est évidemment une grande ressource pour la science du moyen âge.

« Le fleuve » nous dit encore Joinville, « est tous  
» jours trouble, et ceux du pays qui veulent en  
» boire l'eau, la prennent vers le soir et y éra-  
» sent quatre amandes ou fèves, et le lendemain,  
» elle est si bonne, que rien n'y manque. »

On ne sait si l'auteur parlait ici d'après sa propre expérience; quelques lignes plus bas se rencontre un autre détail dont l'exactitude est parfaite :

« L'eau du fleuve est de telle nature que, quand  
» nous la pendions dans des pots de terre blanche, qu'on fait au pays, aux cordes de nos pavillons, elle devenait à la chaleur du jour aussi  
» froide que celle des fontaines. »

Ce procédé pour faire rafraîchir l'eau s'est conservé jusqu'à présent chez les populations du Midi, et particulièrement en Espagne, où il fut importé par les Arabes. L'effet de l'évaporation à travers ces vases poreux, dits *alcarazas*, et qui se sont pas inconnus même à Paris, produit le refroidissement que Joinville attribue à la nature de l'eau du Nil; mais la physique de son temps n'y regardait pas de si près.

Tout ce passage, plein d'intérêt, nous donne

(1) Cumin.



une idée de l'état des lumières dans les hautes classes sociales du treizième siècle. Il nous montre en même temps dans le sénéchal de Champagne, associé à l'homme de guerre et au fervent croisé, le voyageur attentif et le chercheur intelligent; c'est du nouveau pour l'époque. Le bon Champenois, quand l'observation directe lui fait défaut, se sauve un peu vite, il est vrai, par le *Paradis terrestre*; mais en terminant, il nous apprend un fait digne d'attention. Ce sont les investigations sérieuses tentées par les Orientaux pour reconnaître, ailleurs que dans le premier séjour d'Adam, les sources du fleuve mystérieux.

«... On disoit au pays que maintes fois le Soudan avoit essayé de savoir d'où venoit le fleuve, et avoit envoyé des gens qui portoient une espèce de pain qu'on appelle *biscuit*... et ils viroient de ce pain jusqu'à leur retour.»

Le biscuit, d'après cela, paraît avoir été en Europe une importation due, avec beaucoup d'autres, aux Croisades. Quant aux résultats des voyages de découverte, il se bornait à peu de chose : de grandes roches taillées à pic, inaccessibles au pied de l'homme, et d'où tombait le fleuve; des bois couronnant les hauteurs; nombre de bêtes sauvages, lions, serpents, éléphants, qui, de la rive élevée, venaient les regarder au passage. Voilà tout ce que les explorateurs avaient vu. Ils s'étaient évidemment arrêtés aux premières cataractes du Nil; mais cette tentative scientifique datant du treizième siècle, est faite pour intéresser le nôtre, si ardent à visiter et à sonder tous les points encore ignorés de notre demeure terrestre.

A cette instructive digression, succèdent les récits guerriers. L'armée se met en marche vers le Caire; elle rencontre près de *Mansourah*, les forces musulmanes commandées par l'émir Fack-Reddin, et là se livre cette terrible bataille, dite de la *Massoure*, qui fut pour les Français une victoire, et eut néanmoins tous les effets de la plus lamentable défaite. Ici Joinville, — comme partout dans son livre, du reste, — n'est pas seulement conteur, il est peintre, et peintre coloriste; ce n'est pas un récit, c'est une scène vivante que l'on a devant les yeux. On traverse avec lui, le cœur palpitant, tous les épisodes dramatiques de cette sanglante journée, où il joue, pour sa part, un rôle important, et court d'incroyables dangers.

Tandis qu'il combat vaillamment, monté sur son destrier, une bande de cavaliers ennemis, lancée au galop, le heurte, le renverse de cheval, et lui passe sur le corps. Un bon chevalier, Érad de Siveray, l'aide à se relever. Ils gagnent ensemble une maison en ruines et s'y retranchent contre le mur. Joinville à pied, privé de son écu, que la secousse de sa chute a fait voler au loin, se défend sans respirer contre les nuées d'assaillants qui le pressent de toutes parts. Autour de lui, pas un de ses chevaliers qui ne soit blessé, entre autres

ce même Érad de Siveray, frappé au visage de telle manière, dit Joinville, que le nez lui tombait sur la lèvre; pourtant, nul ne songe à lâcher pied. Dans cette situation désespérée, Joinville se recommande aux saints du ciel :

« Lors il me souvint de Monseigneur Saint Jacques : — Beau sire Jacques, je vous en requiers, aidez-moi et me secourez en ce besoin. — Et quand j'eus fait ma prière, Monseigneur Érad de Siveray me dit : — Sire, si vous pensiez que moi ni mes héritiers n'eussions point de reproches à essuyer, je vous irais quérir secours au comte d'Anjou, que je vois là-bas, dans les champs. — Et je lui dis : Messire Érad, il me semble que vous vous feriez grand honneur, si vous nous alliez quérir secours pour nos vies sauver; car la vôtre est bien en aventure. — Et je disais bien vrai, car il mourut de cette blessure. »

Comment lire ce dialogue si simple et si court, sans être profondément touché?

Le comte d'Anjou accourt en personne sur le lieu du combat; l'ennemi, pour lui faire face, laisse un moment de répit à Joinville et à ses compagnons.

Tout à coup, de grands cris éclatent, mêlés à un grand bruit de trompes et de timbales. Au milieu de ces fanfares qui annoncent son approche, le roi paraît et s'arrête sur une hauteur voisine. Sans doute le premier mouvement de Joinville sera un élan de joie devant le secours bien autrement puissant et inespéré qui lui arrive? — Non. Ce qui frappe tout d'abord notre artiste sans le savoir, c'est l'effet pittoresque produit par le déploiement de cette troupe magnifique que commande le roi, et l'aspect de ce prince, qu'il contemple avec une admiration où l'on sent que le cœur jouit autant que les yeux.

« Oneques ne vis si bel homme armé, car il paraissait au-dessus de tous ses gens, depuis les épaules jusqu'à la tête, un heaume doré sur son chef, une épée d'Allemagne à la main. »

Les chevaliers qui accompagnaient le roi se lancent au milieu des Tures. Après une terrible lutte corps à corps, la victoire leur reste. — « Et sachez, » poursuit Joinville, « que ce fut un très-beau fait d'armes. »

Le sénéchal y assistait en simple spectateur, — nous dirions volontiers en *dilettante*, — car il était toujours à pied. Enfin, l'un de ses écuyers lui amène un cheval, un *sien ronsin*, et il va rejoindre le roi.

Il n'en avait pas fini avec les périls de la journée; ceci n'était qu'un prélude.

Louis se remet en mouvement pour aller au secours de son frère, l'imprudent comte d'Artois, qui, emporté par sa valeur aveugle, dès le début de la bataille, s'était précipité à la poursuite des Sarrasins jusque dans les murs de *Mansourah*, où il se défendait encore, à ce que l'on croyait. Sur son ordre, le connétable, auquel Joinville se



joint de son plein gré, prend les devants; mais bientôt, ils s'aperçoivent avec terreur que le roi, arrêté dans sa marche par une attaque impétueuse des Sarrasins, ne les suit pas. Comment le rejoindre, comment combattre? Un millier d'ennemis les séparait du gros de l'armée, et la petite troupe du connétable ne compte que six hommes! Par le conseil de Joinville, ils mettent un fossé voisin entre eux et les Turcs, et, cantonnés sur un *poncel* (petit pont), ils en défendent invinciblement le passage, empêchant par là de nouvelles masses d'ennemis de tomber sur le roi.

Partout en ce moment le carnage était affreux. Le comte d'Artois avait péri à Mansourah; le roi, au milieu d'une épouvantable mêlée, se voyait contraint de défendre lui-même, à l'aide de prodigieux coups d'épée, sa personne et sa liberté. Laissons la grande histoire détailler ses hauts faits, qui décidèrent enfin la victoire, et revenons au petit pont si bien gardé.

Joinville avise une troupe de Français qui s'approche, et dans cette troupe, le comte de Soissons, cousin germain de sa femme. Il va vers lui, et sans se mettre en grands frais d'éloquence, lui dit simplement: — « Sire, je crois que vous feriez bien de garder avec nous ce petit pont, car si nous le laissons, les Turcs le traverseront, et ainsi le roi sera assailli par derrière et par devant. »

Il n'en faut pas davantage. Le comte se joint à lui, ainsi qu'un autre chevalier, le sire Pierre de Noailles. Le connétable, voyant ce renfort, dit au sénéchal de maintenir la position, et part pour aller chercher du secours.

« Là où je demourai, sur mon ronsin, continue Joinville, le comte de Soissons me demoura à droit, et monseigneur Pierre de Noailles à gauche. »

Ainsi postés, les trois chevaliers soutiennent jusqu'à la fin du jour tous les assauts des Turcs. Grêle de flèches, mottes de terre, pots de feu grégeois pleuvent sur eux; rien n'y fait. Joinville trouve heureusement un *gambaison*, sorte de cuirasse rembourrée d'étoupe, qui avait appartenu à un musulman. Il s'en empare et s'en sert comme d'un écu, « qui me faisait grand bien », dit-il. — « Et je ne fus blessé de leurs traits qu'en cinq endroits, et mon ronsin en quinze. »

Ici se rencontre un exemple souvent cité de cette liberté d'esprit et de cette gaieté imperturbable que le caractère français conserve en face des périls et de la mort sur les champs de bataille :

« Le bon comte de Soissons, dans cette extrémité où nous étions, se moquait avec moi, et disait: — Sénéchal, laissons huer cette chienne; que par la quoiffe Dieu (ainsi comme il juroit) — encore en parlerons-nous, de cette journée, es chambres des Dames. »

Ce n'était pas une vaine jactance. Les intré-

pides défenseurs du petit pont revirent plus tard la France, et purent raconter leurs prouesses aux dames, charmées d'y applaudir. Avec les mémoires de Joinville, l'héroïque récit a traversé les âges, et nous aimons à croire que les dames et les jeunes filles de notre siècle sont tout aussi capables de s'y plaire que les châtelaines du treizième.

Le soleil allait se coucher, quand le connétable revient enfin, amenant avec lui le corps des arbalétriers du roi, dont la présence met les Sarrasins en fuite.

... « Et lors me dit le connétable. — Sénéchal, c'est bien fait. Ores allez-vous-en vers le roi, et ne le quittez d'aujourd'hui, jusqu'à ce qu'il soit descendu dans son pavillon. »

Oui, sénéchal, c'est bien fait! disons-nous avec le connétable; et nous nous garderons d'ajouter un seul mot.

On rentre au camp. De tout le mouvement de cette meurtrière journée, il ne restait plus que la fatigue du corps, l'affaissement de l'âme, et la pensée des morts qu'on n'avait pas encore eu le loisir de pleurer. Le roi cheminait tristement sous sa lourde armure, accablé par la chaleur, couvert d'une sanglante poussière. Joinville, marchant à côté de lui, l'entoure, on le voit, sans qu'il s'en vante, d'une active sollicitude.

« Je lui fis ôter son heaume, » dit-il, « et lui baillai mon chapel de fer, pour qu'il eut de l'air. »

Un *chapel de fer* était une coiffure légère, en comparaison du heaume, qui emboîtait la tête entière.

Sur la route, un hospitalier s'approche, et baissant la main du roi tout armé de son gantelet, lui demande s'il a quelque nouvelle de son frère, le comte d'Artois. C'était aviver une blessure saignante au cœur de Louis. Le pieux monarque, contenant ses pleurs, répond qu'il en sait bien nouvelles, et que son frère est en Paradis. L'hospitalier cherche à le consoler en lui rappelant les exploits de la journée, la gloire dont le roi s'est particulièrement couvert, son camp défendu, le camp ennemi tombé en son pouvoir. — « Dieu soit loué, dit Louis, pour tout ce qu'il m'a donné. » Mais le courage du héros et la résignation du chrétien luttent en vain contre sa douleur.

... « Et lors li chéioient les lermes des yex, moult grosses, » dit Joinville.

Tous ces détails, grâce à lui, sont généralement connus, et peut-être avons-nous tort de nous y arrêter. Mais les récits du bon sénéchal sont si attachants, qu'on a peine à en supprimer le moindre trait.

Une nouvelle digression vient nous reposer de toutes ces émotions violentes.

Tandis que les chrétiens rechassaient les Turcs devant eux, les Bédouins se jettent dans le camp abandonné par ces derniers et le pillent. Joinville en prend occasion pour nous décrire vivement,



en deux pages, les mœurs, le caractère, la figure de ces brigands nomades, avec une fidélité qu'il est facile de constater, car les Bédouins d'aujourd'hui sont encore ceux du treizième siècle, comme ceux du treizième siècle étaient encore ceux du temps d'Abraham.

« Leurs ménages, » nous dit-il, entre autres choses, — « leurs femmes, leurs enfants logent » de nuit, ou de jour quand il fait mauvais temps, » dans des manières de pavillons, qu'ils sou- » tiennent de cerceaux de tonneaux comme sont » les chars des dames. »

Nous voyons ici incidemment ce qu'étaient les voitures des élégantes sous le règne de Saint-Louis. Elles n'ont rien de commun avec les sveltes *victorias*, les légers *paniers*, ou les riches *landaus* de nos jours; mais au fond des campagnes, la tradition se conserve mieux, et la bonne fermière se rendant à la ville dans son lourd charriot, abrité du soleil et de la pluie, par une toile tendue sur des cerceaux, nous représente assez bien le luxe et le confortable dont jouissaient les nobles contemporaines de Joinville. Quant aux tentes des Bédouins, elles n'ont guère changé, à ce que nous croyons.

« Sur ces cerceaux, ils jettent des peaux de moutons corroyées dans l'alun. Les Bédouins eux-mêmes s'en font de grandes pelisses, qui leur couvrent tout le corps... Leurs têtes sont entortillées de longues toiles qui leur vont par dessous le menton; aussi sont ils laides et hideuses gens à regarder, car les cheveux de leurs têtes et leurs barbes sont tout noirs. »

La personne non plus que le costume des enfants du désert ne plait guère à Joinville; il ne les trouve pas beaux. Peut-être avait-il une préférence pour les blonds. Leur croyance religieuse ne lui plait pas davantage; le dogme du fatalisme révolte le bon sens comme la piété de l'honnête sénéchal.

« J'ai vu... depuis que je suis revenu d'outre-mer, aucuns chrétiens déloyaux qui tenaient à la loi des Bédouins, et disaient que nul ne peut mourir qu'à son jour; et leur croyance est si déloyale, qu'autant vaut dire que Dieu n'a pouvoir de nous aider... et devons-nous croire qu'il est puissant pour tout faire. »

La grande bataille s'était livrée le jour de *quarésme prenant*, c'est-à-dire le mardi gras; elle est suivie d'une nouvelle attaque des Sarrasins, victorieusement repoussée: autres exploits, autres épisodes intéressants; mais aux grands combats succèdent les grands malheurs. Les croisés, bloqués dans leur camp, voient les miasmes pestilentiels, les aliments malsains, l'ardeur du climat, engendrer d'horribles maladies, qui éclaircissent chaque jour leurs rangs. Joinville nous fait de toutes ces calamités une peinture énergique; et surtout de l'épidémie qu'il appelle la maladie de *l'ost*, (de l'armée).

... « Qui estoit telle que la char de nos jambes

» devenoit *tavelée* (tachetée) de noir et de terre » comme une *vielt heuse*, (une vieille botte). »

Devant tant de souffrances, toute possibilité de continuer l'expédition est perdue. L'ordre de la retraite est donné; retraite désastreuse, opérée par des mourants. Le roi lui-même, épuisé par une violente dysenterie dont il était atteint, ne se soutenait plus à cheval qu'avec l'aide de ses serviteurs. La majeure partie de l'armée se retire avec lui par terre; le reste, composé des moins valides, redescend le fleuve. De ce nombre, était Joinville. Affaibli par les blessures qu'il avait reçues à la bataille de la Massoure, et dont il ne nous a plus parlé, il gardait le lit sous l'influence épidémique qui ravageait le camp chrétien.

... « Me print la maladie de l'ost et une double » tercieenne, et une reume si grand dans la tête, » que la reume me filoit de la tête par les » narines. »

Quoi, la maladie de *l'ost* et la fièvre doubletercieenne ne suffisent pas! y joindre un si gros rhume de cerveau, c'est vraiment trop de malheur.

Là ne s'arrêtent pas ses disgrâces; au milieu de cette complication de maux, il est pris par les infidèles. Quatre galères du Soudan sont à sa poursuite; d'autres barrent le fleuve en aval; les rives sont occupées par les troupes Sarrasines; point de salut possible. Il faut se rendre ou périr. Joinville se lève de son lit de douleur, revêt comme il peut ses armes, et assemble en conseil ses compagnons.

« Nous nous accordâmes à préférer nous rendre » aux galères du Soudan, plutôt qu'à ceux qui » estoient à terre, parce qu'ils nous épargille- » raient et nous vendraient aux Bédouins. »

Être vendus à ces affreux Bédouins, qui sont si laides gens à regarder! La perspective n'avait rien d'engageant.

La décision en est donc prise: on se rendra. Pourtant une voix d'opposition s'élève:

« Lors dist un mien scélérrier (intendant) qui » estoit né à Doulevant: — « Sire, je ne m'ac- » corde pas à ceste conseil. — Je li demandai au- » quel il s'accordoit, et il me dist: — Je m'ac- » corde que nous nous lessons touz tuer; si, » nous en irons touz en paradis. — Mès ne le » creumes pas. »

Nous ne le crûmes pas: Mot charmant de candeur et de sincérité! Est-ce là ce vaillant chevalier qui naguère, sur le *poncel* de la Massoure, soutenait un jour entier, lui, troisième, les assauts des Sarrasins, et, sous une grêle de traits, sous une pluie de feu grégeois, riant avec le comte de Soissons, sauvait d'une perte certaine le roi et l'armée? Oui, c'est lui; et de même qu'il nous a ingénument raconté ses exploits, comme chose toute naturelle, il va ingénument aussi, nous dire qu'il tient à la vie, qu'il a peur. Que voulez-vous? On n'est pas héros tous les jours, ni à



toutes les heures; et celle où un énorme coryza vous file par les narines n'est pas la plus propice, convenons-en, aux résolutions sublimes.

L'amateur enthousiaste du martyr reste seul de son opinion; mais il n'en a pas le démenti. Avant que les Musulmans puissent mettre la main sur lui, il se lance dans le fleuve, y trouve cette mort qu'il préfère à la captivité, et qu'il a choisie généreusement comme chemin assuré du ciel.

Le sire de Joinville, de son côté, jette dans les eaux ce qu'il a de plus précieux, érin, joyaux et reliques. Les Infidèles n'auront de lui que sa personne. C'est bien assez.

C'est trop, car, transporté sur une galère turque, il y va subir de cruels traitements.

Une soldatesque tumultueuse et pleine de rage se précipite de toutes parts sur lui, le cimetière à la main. En vain, sur les instances de l'un de ses mariniers, a-t-il permis qu'on le fit passer pour cousin du Roi; ce titre n'est guère qu'une faible sauvegarde pour lui et pour les siens. Deux fois il est jeté par terre; renversé de nouveau, il tombe sur ses genoux, et sent « *le couteau sur sa gorge*. » Cependant il échappe à la mort, grâce à un bon Sarrasin de la terre de l'Empereur, — c'est-à-dire de Sicile (1), — qui, tout d'abord, s'est volontairement voué à la tâche ardue de le sauver. Ce charitable protecteur l'entoure de ses bras, lui fait un rempart de son corps, et parvient enfin à l'arracher aux mains de ces forcenés. Il le conduit au château où, dit Joinville, étaient les Chevaliers sarrasins.

Là, il rencontre des procédés bien différents. Les traditions d'humanité léguées à ses successeurs par le grand Saladin, n'étaient pas tout à fait perdues chez les Musulmans de haut parage. La vue du malheureux captif, malade, exténué, abruti par les menaces et les coups, excite parmi ceux-ci une généreuse pitié. On lui ôte son haubert, cette lourde tunique de fer que nos plus forts cuirassiers ne porteraient plus aujourd'hui qu'avec peine, et on lui improvise un costume pittoresque, qu'il va nous décrire :

« Ils jetèrent sur mon corps une couverture d'écarlate fourrée de menu-vair (2), que madame ma mère m'avait donnée. Un autre m'apporta une courroie blanche, et je me ceignis avec ma couverture, à laquelle j'avais fait un trou pour m'en vêtir; et un autre m'apporta un chaperon, que je me mis sur ma tête. »

Ainsi accoutré, le pauvre Joinville ne s'en porte pas mieux d'âme et de corps.

« Et lors, » dit-il, « pour la peur que j'avois, » et aussi pour la maladie, je me mis à trembler bien fort. »

Rappelons-nous que, sans parler du reste, il

avait la fièvre double-tierce. Il demanda à boire; on lui apporte de l'eau. Il en prend une gorgée, mais ne peut l'avaler. L'eau lui sort par le nez.

« Quand je vis cela, j'envoyai quérir mes gens, » et leur dis que j'étais mort, que j'avais » apostume dans la gorge... et ils se prirent à » pleurer. »

Les musulmans demandent au bon Sarrasin, qui n'a pas cessé d'accompagner Joinville, et qui lui sert de truchement, la cause de ces larmes. Il la leur explique.

« Et lors un des chevaliers sarrasins dit à celui » qui nous avoit garantis, de nous reconforter, » car il me donneroit telle chose à boire par quoi » dans deux jours je serois guéri; et ainsi » fit-il. »

Les Orientaux, en fait de science médicale, étaient encore à cette époque, les maîtres des Européens. Joinville, rendu à la santé, est envoyé au grand amiral des galères, qui l'accueille à son tour avec courtoisie, bien que le loyal chevalier s'empresse de déposer, devant ce haut dignitaire, son titre fictif de cousin du Roi. Tous ses compagnons de malheur n'ont pas si bonne chance. Le sénéchal voit avec indignation jeter dans le fleuve les malades et les blessés, à mesure qu'on les tire des vaisseaux. Vainement il réclame contre une telle barbarie; on lui répond que ces hommes ne sont bons à rien. D'autres épisodes curieux et moins tristes signalent son séjour auprès du grand amiral; mais qui voudrait noter tout ce qu'offrent de curieux les *Mémoires* de Joinville, ne pourrait en sauter une seule page.

Enfin son hôte l'amène à Mansourah, où étaient gardés Louis IX et les autres prisonniers; car, tandis que les galères françaises tombaient au pouvoir des Musulmans, le Roi, avec la plus fine fleur de ses chevaliers et le reste de l'armée, éprouvait sur terre un sort pareil. A l'entrée d'un grand pavillon, des greffiers commis à cette besogne, prennent le nom du captif, par écrit, et là, l'honnête Sarrasin, auquel il doit la vie, voyant sa tâche terminée, lui fait ses adieux et le quitte. Joinville est introduit dans la vaste tente où sont réunis les principaux barons. On voit ici combien le bon et brave sénéchal était aimé de ses frères d'armes :

« Quand j'entrai, » dit-il, « les barons eurent » si grant joie, qu'on ne pouvoit rien entendre, » et ils louoient Notre-Seigneur, et disoient qu'ils » croyoient m'avoir perdu. »

Le sort des malheureux captifs empira de plus en plus. Les vainqueurs ne savaient que faire de toute cette armée tombée entre leurs mains; ils recouraient au glaive pour s'en débarrasser. On continuait d'épargner les princes et les barons, mais chaque jour des guerriers de rang élevé périssaient par la hache des bourreaux, ou ne savaient leur tête qu'au prix de l'apostasie.

Cependant le Soudan entame des négociations, d'une part avec le Roi, de l'autre, avec les sei-

(1) Domaine alors de l'empereur Frédéric II.

(2) Ventre-de-Gris.



gneurs. Ses envoyés étaient accompagnés de gens appelés *Drugemens*, dit Joinville, lesquels savaient les deux langues, et *enromançoient* le *Sarrasinois*. Ces négociations, le traité conclu par le Roi, la révolution sanglante qui vint en suspendre l'effet, et remplacer à la tête du monde musulman les *Ayoubites* par les *Mamelouks*; les périls des prisonniers français, la fermeté d'âme, la grandeur de caractère déployées par saint Louis, les angoisses de la reine Marguerite, restée à Damiette, sont des faits si célèbres, que chacun les sait par cœur. C'est à la narration de Joinville que la véridique et dramatique histoire en est principalement empruntée.

Lui-même, déjà embarqué avec le comte de Bretagne, le connétable de Chypre, et d'autres seigneurs, pour regagner Damiette, se voit de nouveau, au milieu de ces tragiques péripéties, personnellement exposé à des dangers inouïs. Une troupe féroce de soldats musulmans, dans tout l'enivrement de la révolte triomphante et des meurtres dont elle a été accompagnée, envahit la galère qui le porte. Ils agitent, en hurlant, leurs glaives nus. Que veulent-ils? Que viennent-ils faire? — Couper la tête à tous les chrétiens. Tel est le sens de ces cris sauvages, que traduit, à Joinville terrifié, l'un de ses nobles compagnons, qui comprenait le *sarrasinois*. En présence de ce massacre imminent, la plupart des chevaliers se confessent en toute hâte à un religieux de la Trinité, qui se trouvait parmi eux, et qui ne sait auquel entendre. Quant à Joinville, son trouble est si grand, qu'il ne peut se rappeler aucun péché, « ... et ne pensois, » dit-il, « si non à recevoir le coup de la mort. Et je m'agenouillai devant

» l'un d'eux, tendant le col, et disant, en faisant  
» le signe de la croix : Ainsi mourut sainte  
» Agnès! »

A côté de lui s'agenouille aussi le connétable de Chypre. Il se confesse, faute de mieux, à Joinville.

« Et lui donnay, » poursuit notre naïf auteur, « telle absolution comme Dieu m'en donnoit le pouvoir; mais de chose qu'il m'eût dite avant que je fus levé, onques ne m'en recordoy un mot. »

Le secret de la confession n'en fut que mieux gardé. Cependant ce coup de mort, attendu avec tant de résignation, ne vient pas. Les prisonniers sont jetés à fond de cale. Là, entassés pêle-mêle, ils passent de longues heures d'anxiété, ne doutant pas qu'on ne les en tire successivement pour les faire périr un à un. On les en tire tous, pour les rendre à la liberté. Le traité signé par le défunt Soudan a été définitivement ratifié par les nouveaux maîtres de l'Égypte. Le Roi quitte cette terre funeste, où tant de sang français a coulé en pure perte, et le sénéchal de Champagne la quitte avec lui. Outre les milliers de morts qu'elle avait dévorés, ils y laissaient derrière eux, aux mains féroces des Mamelouks, nombre de prisonniers qui n'avaient pu être encore délivrés.

Ce n'était pas vers l'Europe que la flotte royale faisait voile; c'était vers la Terre-Sainte. Là, durant quatre années de résidence non interrompue, en commun, l'intimité du fidèle Joinville avec saint Louis, ne fait que se resserrer davantage, et le détail de leurs rapports journaliers prend un intérêt croissant.

APHÉLIE URBAIN.

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

### MENTON

IDYLLES

PAR M. LUDOVIC DE VAUZELLES (1).

La charmante plage de Menton, qu'embellit une éternelle verdure, où règne un éternel prin-

temps, et qui possède, sous un soleil radieux, les deux éléments des plus beaux paysages, les monts et les flots, a inspiré à l'auteur ces poésies, à la fois modernes et antiques. Ce pays, voisin de l'Italie, lui retraçait les belles descriptions des idylles de Théocrite et de Virgile; comme eux, il a chanté les pasteurs et les bergères, mais il a choisi d'autres héros parmi les artisans et les pêcheurs, les marchandes de citrons et d'oranges, les ouvrières mentonaises et les pasteurs qui, pen-

(1) Paris, chez Baur, 11, rue des Saints-Pères, — Orléans, chez Herluison. Très-beau volume. Prix : 2 fr. 50 c.



dant l'hiver, descendent des montagnes et mènent leurs troupeaux dans les vallées où la neige ne tombe jamais; en un mot, dans le paysage antique, il a placé des figures modernes, et il dit lui-même :

« Je crus retrouver à Menton tout ce que la simplicité du génie antique aimait à peindre, des sites pleins de fraîcheur, animés par une population naïve, ingénue, gracieuse, très-ignorante encore des modernes industries, mais maintenue par cette ignorance même, un long isolement politique et toutes les facilités d'un heureux climat, dans une sorte d'enfance aimable et noble, dont, hélas! elle ne sortira que trop tôt... c'est ainsi que je fus amené à composer ces idylles... »

Ce fut une heureuse inspiration, car ces tableaux, ces petits poèmes, ces pastorales, d'une touche fine et fière, captiveront tous les lecteurs.

Nous citerons la poésie inspirée par une jeune fille, pauvre aujourd'hui, et qui pourtant est la dernière descendante des comtes de Gorbio, autrefois souverains de la contrée :

Mais pourquoi t'engager dans ce noir labyrinthe?  
Des vieux comtes là-haut, pourquoi chercher l'em-  
Leur fille, pauvre, hélas! et tournant le fuseau, [preinte?  
Est en bas, sur la place, au pied du grand ormeau.  
Elle aura bientôt fait les deux tiers de sa tâche :  
Du chanvre qu'elle étire et file sans relâche,  
L'écheveau s'amoncele, et toile devenu,  
Couvrira d'un sarrau l'aveugle demi-nu,  
La vieille toute blanche et presque centenaire,  
Les enfants délaissés du pauvre mercenaire :  
« — Car leurs pères, dit-elle, ont été, sous les miens,  
En guerre comme en paix, gens de cœur et chré-  
Si le peuple a rompu, dans un jour de colère, [tiens,  
Du serf et du seigneur le pacte séculaire,  
Le ciel, égal pour tous, nous a, dans sa bonté,  
Pour consolation, laissé la charité.  
Ces murs que mes aïeux défendaient par les armes,  
Ont vu mamain plus faible essayer bien des larmes.  
Comtes de Gorbio, soyez contents de moi : [et foi!  
Plus d'un pauvre aujourd'hui nous rend hommage  
Mais tout à leurs besoins qui m'assiègent en foule,  
Je n'ai pu relever votre toit qui s'écroule.  
Et même le quittant pour une humble maison,  
J'ai dû réduire en sous l'or de votre blason.  
Vos tuniques d'acier, vos casques de bataille,  
Se rouillaient, appendus à la vieille muraille.  
Turin, avec orgueil, aujourd'hui les fait voir;  
On y lisait : Prouesse! on y lira : Devoir!  
Je vendrai, s'il le faut, jusqu'à la sainte épée  
Qui, dans le sang des Turcs, par vos mains fut trem-  
Dieu le veut! Dieu le veut! nécessité fait loi : [pée.  
Si c'est trop ou trop peu, comtes, pardonnez-moi!  
Mais d'un même horizon l'œil, enfin, se fatigue :  
La terre fait envie à celui qui navigue,  
Et le berger rêveur ne désire souvent  
Qu'affronter sur la mer les caprices du vent.  
A vivre sur ce roc suis-je donc condamnée!  
Pour unique plaisir verrai-je chaque année,  
Revenir parmi nous et remplir nos sentiers, [siers,  
Ces longs troupeaux bêlants et leurs pâtres gros-

» Que Tende, que Briga, lorsque l'hiver approche,  
» Aux pays du soleil poussent de roche en roche,  
» Et qui nous quitteront au retour du printemps?  
» Est-ce sans aucun droit que ce front de vingt ans  
» Imagine, à l'aspect des belles étrangères,  
» Un bonheur plus parfait que celui des bergères?  
» Non, peut-être : Mais quoi! j'ai l'orgueil de mon  
» Un riche trafiquant de l'heureuse Menton, [nom.  
» Pour qui plus d'un vaisseau traverse l'Atlantique,  
» M'est venu dire un jour : Tiens, prends mon fils uni-  
» Il l'aime, et cependant tu manges du pain noir. [que.  
» Que par lui restauré, ton gothique manoir  
» Brille d'un nouveau lustre au fond de ces vallées!  
» Et moi : — Quand, à l'éclat des voûtes étoilées,  
» Ses lambris, grâce à vous, devraient le disputer,  
» Il est des souvenirs que je dois respecter :  
» A briser mon écu je ne suis pas si prompte,  
» Mon obscure opulence à ces murs ferait honte,  
» Leur fière nudité me cause moins d'effroi.  
» Comtes de Gorbio, soyez contents de moi,  
» Et lorsqu'arrivera le moment redoutable,  
» Où le pain, même noir, manquera sur ma table;  
» Quand le fil, nécessaire à tous ces pauvres gens,  
» Ne se formera plus sous mes doigts indigents,  
» Près du céleste Époux, qui rend ce qu'on lui donne,  
» Comtes de Gorbio, préparez ma couronne! »

Nous avons cité ce morceau original, mais les *Porteuses d'oranges*, les *Prétendants de Nicette*, le *Malade des bords de la Nèwa*, nous laissent des regrets. Sans doute quelques-unes de nos lectrices fuiront, cet hiver, les glaces du nord sous le doux ciel de Menton, nous les engageons à se faire accompagner par cet aimable volume; il donnera, en quelque sorte, une parole aux paysages splendides que leurs yeux admireront

M. B.

LA DAUPHINE

MARIE-JOSÈPHE DE SAXE

MÈRE DE LOUIS XVI

PAR LE P. REGNAULT.

Publication originale et sincère, ce livre, dont les éléments sont puisés dans la correspondance même de la dauphine, est une lecture d'un vif et touchant intérêt. On se souvient, en lisant ces pages, du mot de Chateaubriand : *que de larmes ont contenu les yeux des reines!* car cette princesse, placée sur le premier degré du trône, fille, épouse, mère, comblée en apparence de tous les biens, ne trouva qu'en Dieu seul la consolation aux peines et aux amertumes de sa vie. Elle quitta, pour venir en France, une famille qui lui était très-chère; seconde épouse du dauphin, fils de Louis XV, elle dut lutter contre les souvenirs laissés par la première femme, et ménager un



cœur qui ne se donna à elle qu'à la longue; sa situation à la cour était délicate et difficile; à peine mariée, elle vit la guerre éclater sur sa véritable patrie et sur sa patrie d'adoption; on sait combien cette guerre de *sept ans* fut funeste à la Saxe et à la France, et l'on peut deviner combien le cœur de Marie-Joséphine eut à souffrir.

Elle avait fini cependant par trouver de la joie dans son mariage; son mari l'aimait tendrement, et cinq enfants avaient couronné cette heureuse union; l'avenir semblait prospère, quand une maladie rapide enleva le dauphin, et avec lui descendit au cercueil la paix de la France et le bonheur de la dauphine. Elle porta avec un courage chrétien cette croix accablante du veuvage, mais elle y succomba. Elle mourut de douleur, et elle emporta au tombeau les plus tristes sentiments sur l'avenir de son fils aîné, qui devint Louis XVI. Voilà le court et très-imparfait résumé de ce beau livre que nous recommandons à toutes nos lectrices (1).

### A.-M. AMPÈRE ET J.-J. AMPÈRE

CORRESPONDANCE.

Les personnes qui ont lu le premier et admirable volume, renfermant les lettres d'André-Marie Ampère à sa jeune femme, voudront prendre connaissance de cette nouvelle publication, qui contient un certain nombre de lettres adressées par l'illustre savant à son fils, J. J. Ampère, et de plus nombreuses lettres de ce fils à madame Récamier et à d'autres amis. J'avoue que, dans ce volume, ce que j'ai cherché et ce qui m'a captivée, ce sont les pensées d'André Ampère, tout ce qui peut révéler ce que cette

(1) Un volume. Chez Lecoffre, 90, rue Bonaparte. Prix : 2 fr.

belle âme éprouvait pour Dieu, pour son fils, pour ses amis, pour l'humanité tout entière. Sous ce rapport, mon attente n'a pas été trompée. Ce ne sont plus les lettres tendres et tristes qu'au début de la vie, il écrivait à sa jeune femme, si uniquement et si ardemment aimée; dans sa correspondance avec son intime ami, le lyonnais Julien Bredin, on voit les combats de son âme : il doute, il croit, il tombe il se relève, il exulte de joie ou de douleur; l'intelligence et l'âme sont à la fois en travail, et jusqu'à la veille de sa mort, André Ampère cherche la vérité avec une fiévreuse ardeur, et chérit avec passion son fils et ses amis. Ces lettres si simples et si belles, doivent faire le succès du livre; celles de son fils, spirituelles et intéressantes, n'ont pas cette flamme qui, tantôt cherche Dieu dans les profondeurs de la science, et tantôt dans les ardeurs des tendresses humaines. Cette longue correspondance, à laquelle sont mêlés presque tous les noms illustres de notre temps, forme une lecture agréable, mais plutôt destinée à l'âge mûr qu'à la jeunesse (1).

### FOI ET PATRIE

PAR ÉTIENNE MARCEL (2).

Ces scènes, émouvantes, pleines d'âme et de feu, se passent en Pologne; elles ne parlent que de dévouement et de sacrifice, et retracent parfaitement la destinée de ce malheureux pays. Il est regrettable qu'à la première partie, *l'Idylle*, à la deuxième, le *Drame*, l'auteur n'ait pas ajouté un dénouement : le lecteur n'aime pas à rester en suspens, surtout lorsqu'un intérêt réel s'est attaché aux personnages. Une jolie nouvelle, *Sous les lilas*, termine ce recommandable volume.

(1) Chez Hetzel, 18, rue Jacob. Prix : 3 fr.

(2) Chez Jules Vic, 23, rue Cassette, Paris. Prix : 2 fr.



## CONSEILS

XVIII

## AU DÉBUT D'UNE ANNÉE

L'année sainte est terminée, mais pour les âmes droites, les grâces qu'elle a apportées demeurent. Et voici une autre année, un autre tour de l'aiguille sur le cadran des siècles et sur le cadran de notre courte vie; elle s'annonce, comme toujours, pour ceux qu'on appelle les heureux, par des souhaits, des présents, des visites et des fêtes; mais après quelques jours, le train sérieux de l'existence reprendra, et si nous commençons dès la première heure de cette nouvelle année, à envisager le côté grave de nos devoirs, nous n'en serions pas plus à plaindre, ni même moins disposées à nous amuser, lorsqu'une occasion honnête et jolie se présentera.

Avant tout, songeons à bien employer le temps, soyons-en avares, c'est la seule chose qui doit être gardée d'une main rapace; non-seulement employons-le, mais employons-le bien; sachons discerner le plus ou le moins d'utilité des travaux auxquels nous consacrerons ces heures si fugitives, qui composent les jours, les semaines et les ans. Est-ce l'employer, que de le perdre en frivoles lectures, en petits travaux d'aiguille, sans beauté au point de vue de l'art, sans utilité au point de vue pratique? Jetons un coup d'œil sur l'ensemble de notre vie, afin de voir clairement ce que nous pourrions améliorer, réformer, au début de cette année, et en vue des années éternelles. Le passé n'est plus à nous, nous ne pouvons que regretter les joies envolées, et déplorer peut-être de n'avoir pas fait un meilleur usage de ce *talent* de l'Évangile, de la santé, de l'intelligence, de l'instruction, des bons sentiments que Dieu a placés dans notre cœur, des affections dont il nous a entourées. Comment usons-nous de ces biens? le temps? ne le perdons-nous pas? est-il employé largement pour Dieu, fidèlement pour la famille, sagement pour nous-mêmes? la santé? ne l'épuisons-nous pas en veilles et en fatigues mondaines, sauf à ne pas la retrouver lorsqu'il faut un courageux effort, auprès d'un malade, par exemple! l'intelligence? nous en servons-nous pour bien discerner nos devoirs?

l'instruction? cherchons-nous à l'étendre, afin de mieux connaître la religion, afin de pouvoir être agréables à un père ou à un mari, utiles à des enfants ou même à des pauvres? les bons sentiments, les cultivons-nous avec soin comme un jardinier cultive un beau parterre, dont il extirpe sans miséricorde les plantes dangereuses, l'aconit ou la cigüe? les affections, ah! quel beau chapitre que celui des affections de famille! Sommes-nous sûres d'être irréprochables à cet endroit?...

Filles, avons-nous pour nos parents, pour ce père qui vient sur l'âge, pour cette mère que le poids de la vie a courbée, le respect tendre, les attentions, la sollicitude qui peuvent seuls payer à peu près l'amour dont il nous ont aimés? Enfant, il est tout simple d'aimer ses parents; on a tant besoin d'eux et ils sont si bons! Plus tard, l'amour qui ne remonte guère, s'est porté vers d'autres objets, et n'eût-on ni mari, ni enfants, ces grands conquérants du cœur, l'amour filial devient parfois difficile. On voit ce qu'on ne distinguait pas jadis, des faiblesses, des ombres dans les caractères de ceux qui ont droit à tous nos respects; la vieillesse amène des minuties, des manies qui nous impatientent, et des infirmités qui nous affligent et qui, hélas! nous ennuiant parfois. C'est le moment de la lutte contre nos penchants mauvais, le moment d'embrasser le devoir, le saint devoir avec ses rigueurs, ses difficultés plus apparentes que réelles; c'est le moment de payer le dévouement reçu et l'amour qui n'a jamais calculé. Des égards et des soins, une tendre patience, voilà la monnaie avec laquelle on solde la dette filiale. Écoutons nos parents avec respect, avec amabilité, et sans leur montrer que nous les trouvons arriérés, (nous paraîtrions fort arriérées à nos filles!) n'ayons pas d'esprit de contention avec eux; étudions leurs habitudes pour nous y conformer, et ne leur opposons pas les nôtres. J'ai connu une bonne, une excellente mère, que fils, filles, gendres et brus, rendaient à l'envi malheureuse, parce qu'à ses cordiales et charmantes réceptions, ils arri-



vaient toujours en retard, en disant d'un air dégagé : — Nous ne dinons pas à cinq heures, nous ! Elle finit par supprimer les dîners des dimanches, point de réunion d'une famille entière, et ce manque de tact et de respect assombrit ses dernières années. Quel regret durent avoir ses filles ! Ayons des égards, des soins, donnons à cette bonne mère la place qu'elle préfère, soyons polies pour ses vieilles amies ; n'oublions pas sa fête, entourons-la pour lui faire oublier que son chemin est devenu solitaire et que la chaîne de ses affections a été bien des fois rompue ! soyons bonnes, tendres pour elle, pour ce vieux père, qui s'est usé dans les labeurs et le combat de la vie, et nous nous épargnerons le plus cruel des regrets : — celui d'avoir répondu par l'ingratitude ou l'indifférence, ou la distraction à des cœurs qui ne battaient que pour nous, de les avoir déçus et contristés ; regret irréparable, devant lequel on se retrouverait toujours sans pouvoir l'effacer jamais !

Il semble, aux âmes bien nées, que ces recommandations soient inutiles, et que l'amour des parents, le respect, les soins, soient une, de ces lois naturelles auxquelles on obéit toujours. Que d'exceptions pourtant ! que de vieillesse négligées que d'enfants sont ingrats, non par système, oh ! non ! tous ne préparent pas d'avance le linceul de la vieille mère en s'en allant au bal (historique), mais beaucoup négligent, oublient, sont entrepris par les affaires, par les plaisirs, et ne se souviennent guère de ces existences, proches du terme, qui voudraient s'appuyer sur le cœur d'un enfant. On va voir ses parents quand on en a le temps ; c'est-à-dire quand on n'a plus de plaisirs à prendre, de visites du monde à faire, c'est alors le tour de la vieille maison et des vieux amis, mais ce tour arrive rarement ; on y va quand on n'a rien de mieux à faire. On ne les

prend pas pour confidentes ; ils ne sont initiés ni aux affaires, ni aux relations, ni aux projets, et on croit répondre à tout, en disant : — Cela les tracasserait ! ils n'y comprendraient rien ! Ils comprennent à merveille que l'épanchement, l'expansion, la confiance, le dessus du panier, en un mot, sont portés ailleurs, et qu'il leur reste à peine quelques froids égards, voilant à peine une méfiance originelle. Combien de fois n'ai-je pas entendu ces paroles : — Ne dites pas cela à maman, elle en ferait toute une affaire !

Et elle aurait raison, car elle a devers elle l'expérience qui lui fait voir des trébuchets où vous ne voyez qu'un tapis de velours ; elle aurait raison, car elle a des droits à votre confiance, et personne ne vous conseillerait avec plus de désintéressement et d'amour. Ces vols d'amitié que vous lui faites lui vont au cœur ; elle ne dit rien, par amour, par fierté, mais comme elle sent au fond de son cœur navré, les distractions, les négligences, les oublis, les inattentions ! comme elle envie parfois vos nouvelles et frivoles amitiés, et cette confiance, prodiguée à d'autres, et qu'elle mériterait si bien. A tous les maux de la vieillesse, à la défaillance des forces, se joignent trop souvent d'incurables souffrances de l'âme, causées par ces êtres chéris, qui ont préoccupé les jours et les nuits, absorbé l'amour et les forces, et qui refusent une pensée, une prévenance, à ceux qui vont bientôt disparaître de la terre !

Ne serait-ce pas là une bonne pensée pour cette année : s'appliquer à devenir les meilleures des filles, s'habituer à l'esprit de patience et de sacrifice ? si l'on est jeune encore, quelle belle préparation pour l'avenir ! si déjà on compte beaucoup d'années derrière soi, quelle belle réparation !

M. B.

## POUR UNE LEÇON DE PIANO

### PREMIÈRE PARTIE

#### I

Mon ami, le comte de Souvray, a deux filles charmantes. Il les élève de son mieux et n'admet point ce partage absurde qui confie exclusivement

les garçons au père et les filles à la maman. Il estime, au contraire, que le mariage é tant tout la fois le terme et la consécration de leur destinée<sup>a</sup>, il est opportun pour Blanche et pour Valentine de connaître dans le sien le caractère de l'homme. Le comte irait peut-être, dans ses jours de paradoxe, jusqu'à prétendre, qu'à l'inverse des pratiques présentes, il faudrait, si l'on était plus perspicace, confier à la mère le soin de former



cœur de ses fils, et au père la tâche de créer la volonté de ses filles.

Ne vous paraît-il pas un peu étrange que ni l'une ni l'autre de ces demoiselles n'apprenne le piano? Je ne dis point qu'on leur refuse cette éducation du quadrille facile, ou même du morceau à quatre mains; mais enfin, le comte n'ayant point trouvé dans mesdemoiselles de Souvray, une étoffe de musiciennes, n'a pas cru devoir forcer leur nature. L'étude du piano n'est pas élevée chez elles à la hauteur d'un sacerdoce; elles n'y consacrent point toute leur vie, de façon à faire des autres devoirs un accessoire imperceptible.

Je crus pouvoir adresser quelques représentations sur ce sujet, à mon ami. Il s'agissait, après tout, de sauver ses filles d'une sorte de ridicule. Le piano, aujourd'hui, ne se discute plus. Ce n'est ni une occupation ni un talent; c'est une nécessité. Il faut obéir à cette contrainte, comme à celle de ne point se vêtir en dehors des usages accrédités par la mode.

De Souvray connaît aussi bien que moi ces tyrannies de l'opinion. Il est trop homme du monde pour en ignorer la portée et pour en entreprendre la réforme; je le soupçonnais d'avoir par devers lui quelque bonne raison dont il ne jugeait point à propos de me faire part. Il ne laissa pas cependant de s'ouvrir à moi sur ce sujet, un soir que nous étions en tête-à-tête. Il ne faisait point apprendre le piano à ses filles, pour leur éviter, disait-il, un danger. Ne songez point, lecteur, à aucun péril vulgaire et surtout à rien qui trouble la pensée ou qui compromette la morale. Il faut laisser le récit de ces vulgaires inconvénients à d'autres auditoires. Il me narra tout simplement l'histoire de Victorine Reveroni et du mariage qu'elle avait manqué pour un morceau de piano.

## II

Je ne connais rien de plus délicat et de plus contradictoire que la position d'une jeune fille sans fortune, lorsqu'elle appartient à une certaine condition.

Fille d'un ouvrier, elle se serait établie sans difficulté dans ce monde où le travail compte pour une dot. Mais si elle a été appelée par son passé, par la situation de sa famille et de son âme à hanter une sphère supérieure, rien de plus naturel en se mariant, que le désir d'y rester, rien de plus rare que la chance d'y réussir.

L'heureuse simplicité des anciennes mœurs rendait tout plus aisé, et, si l'on peut le dire ainsi, plus aimable.

Du temps de nos aïeux, la destinée de Victorine Reveroni se serait faite, et en quelque sorte imposée d'elle-même.

On aurait reconnu du premier abord, dans cette

filles de gentilhomme et de militaire, la fierté de la race vis-à-vis des hommes, et la douce résignation vis-à-vis de Dieu. Elle portait sur ses blanches épaules une de ces têtes qu'on n'oublie point.

Heureux ceux qui liron dans ces yeux-là le sentiment de l'épouse et de la mère!

A cette époque, si lointaine de nous par le changement des mœurs et des pensées, Victorine aurait trouvé, comme cela se devait, quelque fils de noble famille, riche comme un prince charmant, et ayant contracté de bonne heure vis-à-vis de lui-même le généreux engagement d'oublier la dot. Celui-là se serait cru tenu à plus de délicatesse et de réserve vis à vis de cette pauvreté fière, et c'est de très-bonne foi qu'il aurait su gré à la jeune fille de passer par dessus la fortune de son fiancé.

Ces réflexions, je vous prie de le croire, sont de mon ami, le comte de Souvray. Je ne donne pas volontiers dans toutes ces complications et ces raffinements. Sans vouloir contester ces vues rétrospectives, et toute cette archéologie empruntée au royaume de Cythère, il est certain qu'aujourd'hui on ne voit plus rien qui y ressemble. Victorine Reveroni était donc obligée d'en passer par tous les soupçons et par toutes les réflexions désagréables qui entrent dans la situation d'une jeune fille sans dot.

Belle et gracieuse comme elle l'était, naturellement bienveillante, gaie et même tendre, prompte aux impressions de reconnaissance, d'enthousiasme, de pitié, elle faisait peine à voir pour quiconque pénétrait dans le fond de cette âme si exactement fermée, et luttant contre elle-même pour s'effacer et disparaître. Mon ami de Souvray, qui est un si grand philosophe, n'avait garde de la perdre de vue. Il en faisait son étude. Je lui ai souvent entendu dire que le monde moral lui faisait l'effet d'une collection d'histoire naturelle dont les échantillons seraient des âmes.

Victorine avait peur de ses succès et horreur de ses triomphes. Il lui semblait qu'elle abusât, en s'abandonnant à l'inévitable certitude de plaire. N'était-elle pas, en définitive, le parti sans argent dont les mères ne veulent pas, la jeune fille sans conséquence à laquelle on peut sourire dans un salon, sans inconvénient comme sans arrière-pensée; car personne ne saurait vous soupçonner de demander sa main. La politesse qu'on peut lui témoigner flotte ainsi entre la banalité du compliment, l'aumône de la pitié et l'impertinence du dédain. Victorine était trop fière pour accepter de tels dédommagements. Il en résultait, contrairement à tous les sentiments de sa nature, une expression absolument fautive d'elle-même. Son maintien prenait ainsi quelque raideur; sa parole, quelque sécheresse; toute sa personne, une certaine froideur dont l'effet était loin d'être agréable. Elle se nuisait beaucoup, à dessein.



## III

Éléazar de Thévenon ne s'était pas laissé prendre à ce faux-fuyant de délicatesse, ni à ce mensonge de hauteur et de répulsion.

Malgré sa jeunesse, Éléazar avait quelque chose de la pénétration et de la finesse de son oncle M. de Souvray. Il avait comme lui la curiosité du cœur humain, avec une nuance moins tendre et moins compatissante. Il était encore de ceux qui ont beaucoup triomphé et peu souffert. La prospérité n'est jamais bonne, même aux âmes les plus vaillamment trempées.

Le jeune homme, préservé par la forte influence du comte, et entraîné à sa suite dans les hautes régions de la science et de l'idéal, y avait trouvé un refuge. Il s'était dérobé sur ses sommets à la pesante atmosphère des âmes basses. Mais s'il était parvenu ainsi à se soustraire aux causes d'infériorité qui pèsent sur la plupart des hommes, il ne s'était peut-être pas assez défendu des senteurs vertigineuses qu'on respire sur ces fiers sommets. Il prenait le monde par des côtés inaccessibles. Il aurait voulu soumettre l'univers aux mêmes règles d'implacable justice, d'audacieuse sincérité, de rude indépendance qu'il pratiquait, malgré sa jeunesse, avec beaucoup de dignité. La raison tendre de son oncle était devenue chez lui une sorte de magistrature, capable de faire elle-même l'office du bourreau.

En dépit de ces jugements sans appel, cette ferme intelligence ne laissait pas d'avoir son côté chimérique. Éléazar était méprisant par principe, et se croyait cependant toujours à la veille de rencontrer le type de ses admirations. Il parlait toujours des plus grandes vertus et des plus grandes actions, non pas avec le désenchantement d'une recherche inutile, mais plutôt avec l'enthousiasme d'une admiration à la veille de se satisfaire.

Cette confiance heureuse, quoique mêlée à une aussi impitoyable sévérité, suffisait à ramener le sourire sur ses lèvres. C'est ainsi qu'il était aussi résigné qu'un sceptique, et aussi confiant qu'un amoureux.

## IV

Ce que je vous raconte, avec trop de paroles et trop peu de clarté ou d'intérêt, vous montre jusqu'à quel point mon ami, le comte de Souvray, a poussé l'étude du cœur humain. Il prétend qu'il est inutile de chercher dans les œuvres des tragiques ou les analyses des romanciers, la connaissance des mystères de l'âme. Il voit partout se nouer des trames ou se dénouer des complications. Il m'a avoué lui-même que, connaissant de longue main et depuis leur enfance son neveu et mademoiselle Reveroni, il s'attendait à une

rencontre de ces deux âmes, et s'était bien promis de suivre de part et d'autre les réflexions de ces deux esprits.

M. de Thévenon avait dû, comme tout le monde, quitter sa famille pour achever son éducation au collège; de son côté, mademoiselle Victorine, reléguée par je ne sais quelle vicissitude domestique dans une petite ville de province pour un certain nombre d'années, avait perdu de vue son compagnon d'enfance. C'est en vain que les pères et les mères avaient essayé de part et d'autre de ressusciter les vieux souvenirs. Pendant que les deux familles avaient repris, comme de la veille, des relations suspendues pourtant depuis un si long intervalle, ces jeunes gens avaient mis entre eux d'un commun accord, une distance que ni l'un ni l'autre n'avait franchie. Ce respect volontaire et maintenu au delà de ce que les bien-séances auraient pu demander, avait quelque chose de touchant et de digne. Dès que la familiarité de l'enfance n'était plus permise entre eux, le jeune homme avait compris avec un tact parfait, ce que l'amitié doit revêtir de gravité et maintenir de distance vis-à-vis d'une femme que l'on pourrait épouser.

Que se passait-il chaque jour dans le cœur de Victorine? C'est ce que mon ami de Souvray n'a point jugé à propos de me faire connaître. Je le soupçonne toutefois d'en avoir su beaucoup plus qu'il ne lui a convenu de m'en dire.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à prendre les choses par le dehors, mademoiselle Reveroni était, visiblement, d'une susceptibilité, d'une raideur et d'une discrétion exceptionnelles vis-à-vis de M. de Thévenon. Il y avait même quelque chose de curieux dans ce contraste entre la fréquence et la froideur de leurs conversations. Victorine ressemblait à ces religieuses qui ne lèvent pas les yeux hors de leur cornette, parce que, novices depuis peu de jours, elles ont gardé du monde ce souvenir que leur regard ne serait pas toujours supporté impunément. C'est ainsi que mademoiselle Reveroni paraissait prendre à tâche de dissimuler soigneusement les charmes de son entretien, lorsqu'elle causait avec Éléazar.

## V

De son côté, M. de Thévenon n'était pas moins étrange ni moins inattendu avec elle.

Ce jeune homme, si brillant et si fantaisiste sur toutes sortes de sujets, devenait tout d'un coup, en face de mademoiselle Reveroni, non pas sans doute un pédant, mais un autre homme. Il lui faisait, sans dessein et sans préméditation, ce suprême honneur de la tirer tout d'un coup des propos du monde, de l'entretenir de choses qu'il pensait véritablement, et de la mettre de moitié dans ses meilleures inspirations.



Victorine était faite pour comprendre de telles paroles. Alors, elle oubliait sa réserve : le feu de son âme passait dans ses regards. Cette physiologie détendue et errante prenait une expression pleine d'éclat et d'émotions. Son esprit délicat et prompt se laissait aller au charme de la pensée; elle oubliait pour un instant de se replier sur elle-même et d'éteindre cette flamme.

Au lendemain de ces jours, il se faisait dans l'âme du jeune homme, et aussi de la jeune fille, une de ces réactions qu'on ne retrouverait et qu'on n'expliquerait point en dehors du siècle où nous vivons.

Hélas! nous portons la peine de notre diminution morale. On parle beaucoup aujourd'hui de notre décadence physique, pendant qu'on exalte la puissance herculéenne des vieilles races, auprès desquelles nous ne serions que des pygmées. Je ne sais trop ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette lamentation; mais ce que je sais bien, c'est que la puissance de sentir et de croire a baissé plus que tout le reste. Nos meilleurs et nos plus robustes sentiments chancellent en nous, et nous ne savons plus prendre de ce côté-là l'appui de notre vie. Faute de nous abandonner à cette impulsion et de déployer notre voile à ce souffle, nous demeurons immobiles et en détresse.

Ainsien arrivait-il à Eléazar de Thévenon. Il tombait, au lendemain de ses conversations avec Victorine, dans des raisonnements véritablement sinistres. Il avait trop l'habitude du monde et trop l'esprit d'observation, pour ne pas s'apercevoir de la différence de ton et de manières où elle était entraînée avec lui. Il n'était pas homme à perdre aucune de ces nuances si invisibles aux esprits grossiers; seulement au lieu d'y trouver quelque aliment ou quelque prétexte à son amour-propre, au lieu de s'y prêter par complaisance ou de s'en repaître par orgueil, il entraînait malgré lui dans des réflexions lugubres qui peignent bien l'esprit et la défiance du temps présent.

Il se demandait avec une certaine anxiété, s'il n'y avait pas chez mademoiselle Reveroni quelque arrière-pensée de lui plaire et de le conquérir, en tout bien tout honneur; si cette espèce d'épanouissement qu'elle éprouvait auprès de lui, cette complaisance avec laquelle elle prêtait l'oreille à des entretiens si éloignés de la frivolité ordinaire, n'étaient pas une manœuvre, ou au moins une combinaison habile et destinée à s'emparer de lui.

On aurait dit que, par une harmonie secrète, Victorine devinait à son tour l'âme de M. de Thévenon. Tout d'un coup, au milieu d'un sourire, elle devenait grave; une ombre passait sur cette figure gracieuse et se répandait comme un voile, du regard qu'elle éteignait jusqu'aux lèvres dont elle arrêtait les paroles. Mademoiselle Reveroni songeait alors plus distinctement à la distance qui la séparait de cette fortune et de cette situa-

tion. Il lui semblait qu'elle avait manqué de dignité vis-à-vis d'elle-même. Elle pouvait plaire à tout le monde, excepté à Eléazar.

Alors, par un de ces retours si familiers au cœur humain et si conforme aux contradictions qu'il ne cesse de remuer au dedans de lui, le jeune homme éprouvait le sentiment d'une blessure; il s'entêtait à vouloir reconquérir cet abandon et cette bonne grâce. Mademoiselle Reveroni résistait avec plus de force, elle se retirait lentement tout au fond d'elle-même, et finissait par ne plus laisser apparaître dans la conversation, que cette surface insignifiante, froide et à peine polie dont on enveloppe son âme, comme on protège d'un mur sa propriété.



## SECONDE PARTIE

### I

Parbleu, répliquai-je à M. de Souvray, en l'interrompant sans plus de façons, « voilà, mon cher ami, un bien long préambule, pour en venir à votre histoire de piano. »

M. de Souvray me regarda d'un air tant soit peu ironique.

« Vous êtes donc, vous aussi, mon cher Francis, de ceux qui aiment mieux les événements sans explications, que les explications sans événements. Vous faites partie de cette foule innombrable de gens qui regardaient tomber les poires depuis le commencement du monde, jusqu'au jour où, à cet aspect, la loi de la chute des corps a été découverte par Gallée. Si la matière cessait d'être, croyez-vous que les lois de Képler auraient perdu de leur intérêt; et s'il ne s'était rien passé entre Eléazar et Victorine, vous imaginez-vous par hasard que cette anatomie de leur cœur perdrait quelque chose de son enseignement? Les accidents de la conduite humaine ont beau varier à l'infini, le fond de notre nature reste le même, et c'est toujours dans le secret de notre cœur qu'il faut chercher la raison de ce que le vulgaire ose bien appeler un *dénouement fortuit*!... »

Le lecteur s'est déjà aperçu que je n'ai point l'habitude d'interrompre M. de Souvray. Sans cela, je me serais fait un devoir de lui épargner les réflexions qui précèdent.

« Vous demandez l'histoire du piano, » reprit le comte. « Je vous la dirai donc, et vous comprendrez pourquoi je n'ai point voulu que Blanche et Valentine de Souvray suivissent là-dessus le torrent commun de la coutume. »

### II

C'était dans une de ces soirées intimes qu'a-



Paris seul permet à une société de choix. Il faut avoir été admis dans ce monde-là, il faut plus encore, il faut y avoir eu, non-seulement ses entrées mais ses habitudes, pour se faire à ce ton d'intimité décente, à cette aisance pleine de naturel et de grâce, à cet abandon qui n'exclut aucune des recherches de la politesse la plus exquise, aucune des libertés de la familiarité la plus vraie.

Dans ce salon privilégié, chacun allait et venait sans se mettre en peine de ce qu'on pouvait penser de ses mouvements et de ses paroles. Par moments, quelqu'un élevait la voix à la cheminée, tandis que, défendu par le rempart fragile d'une chaise ou d'un guéridon mobile, un petit groupe s'entretenait à un échange d'idées plus intimes et plus recueillies.

Eléazar de Thévenon circulait dans ce milieu, comme l'oiseau dans les espaces libres de l'atmosphère. Il était vraiment merveilleux d'aisance et de spontanéité, trouvant pour chacun un mot gracieux ou profond. Toute sa personne n'était qu'un rayonnement, non pas ce rayonnement insupportable du paon qui fait la roue, mais plutôt cet éclat naturel de l'oiseau de grand vol qui déploie ses ailes et plane sans effort au soleil.

Le jeune homme était accoudé sur le piano, muet, et feuilletait d'une main distraite le recueil des œuvres de Weber.

Il avait devant les yeux ce beau poème musical qui a pour titre : *l'Invitation à la Valse*.

Je crois que Berlioz a eu le plus grand tort de vouloir orchestrer cette plainte intime du cœur. Il a commis là une faute de goût, et le même morceau qui produit tant d'effet au clavier, perd son unité et son charme, lorsqu'il est exécuté par des instruments de timbre, de langage et de sonorité différentes.

« C'est sans doute, » continua-t-il, en s'adressant à mademoiselle Reveroni, « que dans un orchestre, chaque instrument a une âme, parle un langage et représente une pensée ou un sentiment propre. Faites chanter un air de ténor par un chœur de voix. Vous pouvez obtenir, suivant l'intention de la musique, des effets satisfaisants, mais vous n'avez plus la même œuvre. Le thème solitaire de la voix unique est une effusion originale qui se répand sans témoins et ne répond qu'à elle-même. Dès que vous y introduisez l'accord et les combinaisons de l'harmonie, il faut renoncer à l'expression individuelle. »

« Je n'avais jamais songé à rien de pareil, » reprit modestement mademoiselle Reveroni ; et comme M. de Thevenon se taisait pour l'entendre et pour l'inviter à poursuivre, Victorine garda ce silence pensant, si pénible pour l'homme qu'elle excluait ainsi de sa réflexion ou de sa rêverie.

## III

« Je trouve, » reprit le jeune homme, en surmontant un léger mouvement de dépit, « que la musique obéit ici aux grandes lois du beau non pas seulement dans l'art proprement dit, mais aussi dans la littérature et dans la poésie. »

Mademoiselle Reveroni leva sur lui un de ces longs regards qui, loin d'interroger et d'attendre, vous racontent d'avance vos paroles, avant que vous les ayez prononcées.

La jeune fille toutefois garda le silence, et ramenant ses paupières, elle finit par arrêter ses yeux sur l'éventail de nacre qu'elle venait de fermer.

« Comprendrait-on, par exemple, » continua le jeune homme, comme il n'était pas interrompu, « comprendrait-on un poète tragique qui entreprendrait de mettre en dialogue sur la scène une méditation de Lamartine, une ballade d'Alfred de Musset, une ode de Victor Hugo ? Il y a là une impossibilité morale. Dès que le problème de la destinée devient un drame et cesse, par conséquent, de se débattre dans ces sphères internes où nul regard humain ne peut être introduit que par un aveu, il ne peut plus rien rester de l'effusion lyrique dans le nouvel ordre de pensées. Je me figure une souveraine qui cueille des pervenches sur le bord d'un ruisseau et qui ramène autour d'elle les plis de son manteau royal, dès qu'elle se sent en face d'un regard humain. Il y a de même des cris qui s'élèvent et des larmes qui tombent dans la solitude. Mais s'il survenait dans ce désert où le poète est seul avec lui-même, quelque personne indiscret, ce même homme essuierait ses pleurs du revers de sa main, raffermirait sa voix pour parler, et à la place de l'âme intérieure, nous n'aurions plus devant nous que le personnage du dehors. »

Mademoiselle Reveroni se décida enfin à rompre le silence.

« L'invitation à la valse est-elle bien, en effet, une élégie solitaire, comme vous paraîsez le penser ? Il me semble que j'y entends un duo et que j'y assiste à un combat. »

« Vous savez, mademoiselle, combien les avis sont partagés au sujet de cette œuvre extraordinaire. Il ne manque pas de gens pour soutenir que Weber a voulu exprimer une fois de plus cette lutte éternelle du bien et du mal, dont le drame de *Faust* est resté l'une des plus éclatantes incarnations. Seulement, il n'est pas nécessaire d'introduire dans ce combat un personnage du dehors. L'homme n'est-il pas son propre adversaire, et le déchirement intérieur des deux parties de notre âme, n'est-il pas, en définitive, la plus terrible lutte de l'univers ? »



Mademoiselle Reveroni demeura pensive pendant quelques secondes, puis elle reprit :

— « Ne serait-ce pas, monsieur, une des erreurs » de la musique Allemande d'avoir voulu trop » penser ? La musique n'est-elle pas faite pour » des sentiments plus simples, plus unis ? Qu'elle » exprime la douleur, la joie, je ne lui demande » point d'où vient la tristesse ou la gaieté ? il » suffit qu'elle s'empare de mon âme. La mu- » sique demande qu'on s'y abandonne et non » pas qu'on l'analyse. »

— « C'est de l'auditeur, sans doute, que vous » parlez, mademoiselle, car pour l'artiste qui » l'exécute... Oh ! celui-là... »

— « C'est bien différent, » répliqua Victorine avec plus de vivacité qu'elle n'avait l'habitude d'en mettre dans ses réponses à Eléazar. « L'exécutant, c'est la victime. A lui les labeurs patients » de la méditation ; à lui les longs exercices de » fatigue, pour que son jeu y acquière, dans la » peine, la légèreté qui réussit à exclure l'idée » même de l'effort. C'est l'accent de sa traduction qui donne l'âme à la statue, et nulle pensée du compositeur ne saurait tenir devant » l'infériorité du pianiste. »

A ce moment, Victorine Reveroni s'inclina d'une façon imperceptible pour mettre fin à la conversation, et se tournant vers une jeune dame qui occupait le siège de droite, elle lui adressa une question banale pour renouer un nouvel entretien. — « Le comte Arnold chantera-t-il ce » soir ? »

## IV

M. de Thévenon éprouva une assez vive contrariété, en se voyant congédié ainsi. Indépendamment du plaisir qu'il éprouvait auprès de Mademoiselle Reveroni, cette causerie avait pris une tournure à la fois assez vive et assez élevée pour l'intéresser beaucoup.

Il sentait, en outre, poindre au fond de son âme, une de ces idées décisives par lesquelles une existence tout entière se trouve couronnée ou rompue.

Depuis deux ans que la famille de Madame de Thévenon voyait assez fréquemment M. et Madame Reveroni, je ne sais comment cela avait pu se faire, mais Eléazar n'avait jamais entendu Victorine jouer du piano.

Mademoiselle Victorine, si j'en crois M. de Souvray, possède un talent merveilleux et plus que rare. Au lieu de s'attacher, comme la plupart des jeunes filles, à des effets de mécanisme, au lieu de faire gémir le piano sous des attaques brutales et de noyer un motif dans un déluge de notes, Victorine ne demandait à l'instrument qu'une chose, la traduction de ce qu'elle avait déjà dans l'âme, avant de poser la main sur le clavier. Elle suivait en même temps deux musi-

ques : l'une écrite et notée sur les lignes du cahier ; celle-là, il suffisait, pour la rendre sensible, de frapper sur l'ivoire la note correspondante : l'autre, plus intime et plus idéale, représentation interne d'accords plus suaves, plus expressifs, plus mélodieux que les sons humains. Elle prêtait ainsi l'oreille à un concert de son âme, dans lequel se mêlaient aux sons imaginés, des sentiments, des pensées, des extases, tout un monde de faits moraux, tels qu'ils avaient ému et inspiré le génie du compositeur.

Mademoiselle Reveroni aimait beaucoup à jouer pour M. de Souvray. Le comte, esprit large et pénétrant, capable de donner à ses pensées les plus profondes l'éblouissement et la promptitude d'un éclair, se plaisait à montrer à Mademoiselle Reveroni les rapports de la musique avec la poésie et la peinture. Il ramassait le monde de l'art dans sa puissante main, pour le présenter en raccourci à sa jeune amie ; puis, lorsqu'il lui en avait montré et expliqué les intentions et les secrets, il fallait que Victorine recommençât la plainte de Beethoven, le sanglot de Chopin, la déclaration de Mozart, jusqu'au moment où son exigeant ami jugeait à propos de se déclarer satisfait.

Il n'est pas fort étonnant que M. de Souvray, l'homme en dehors par excellence, eût fait part de quelques-unes de ces impressions à son neveu Eléazar.

Néanmoins, le cœur humain est bizarre ; il est inégal et imprévu, et le meilleur est de ne pas lui demander un compte trop exact de ses fantaisies. Eléazar avait eu plus d'une fois l'occasion d'entendre Mademoiselle Victorine. Il lui était même arrivé de quitter le salon de Madame Tinguay, un soir où il savait pertinemment que Mademoiselle Reveroni allait se mettre au piano. C'est au point qu'il s'était demandé en prenant son pardessus dans le vestibule, s'il n'avait point commis une maladresse, et s'il ne serait pas plus conforme aux bienséances de rentrer, même après être sorti.

Pourquoi donc, dans le moment même où s'achevait la conversation rapportée plus haut, Eléazar fut-il pris d'un si violent désir d'entendre la jeune fille ?

## V

Ce n'était peut-être pas chose très-facile après l'espèce de congé qu'il venait de recevoir.

Mais notre ami de Thévenon n'était pas homme à se déconcerter pour si peu.

La personne vers laquelle s'était inclinée Victorine était une jeune veuve, fort en quête d'un nouvel époux. Sans trop faire le compte des années, elle jetait tour à tour les yeux du côté de l'âge mûr et du côté de l'adolescence, prête à se



marier également avec le lieutenant ou avec le colonel.

Depuis un moment déjà elle écoutait de toutes ses oreilles la conversation d'Éléazar et de Mademoiselle Reveroni, sans saisir autre chose qu'une parole en passant. Le bruit des grands salons vous protège et vous enveloppe de mystère, comme le murmure de l'Océan dans une promenade au bord de la mer. Il faut pour ainsi dire se parler à l'oreille.

La jeune veuve vit M. de Thévenon se redresser sans quitter le piano où il avait posé sa main. Elle le rappela d'elle-même dans la conversation, en lui répondant en même temps qu'à Mademoiselle Reveroni.

— « Vous me demandez si le comte Arnold chantera ce soir ? On me l'a dit, mais je ne m'en souviens guère. D'ailleurs, la voix, dans un salon, a presque toujours quelque chose qui fatigue. La note aiguë du ténor vous entre dans les oreilles, et le ronflement de la basse fait trembler les vitres. »

— « Vous êtes bien sévère, Madame, » interrompit en souriant Éléazar.

— « Dites plutôt délicate. Nous avons bien, pour l'usage de nos appartements, le piano qui est une réduction de l'orchestre ; il est fâcheux qu'on ne puisse pas se procurer des réductions de chanteurs dont la voix diminuerait de volume sans perdre de son charme. »

L'entretien, comme on le voit, s'éloignait un peu de la question posée par Victorine. M. de Thévenon, pour rester dans les vraies limites des convenances, aurait dû peut-être quitter le coin du piano, et passant du côté de la jeune veuve, venir chercher son appui contre le meuble de Boule. Éléazar profita de l'avantage de la situa-

tion pour feindre d'être en tiers avec Mademoiselle Reveroni. Grâce à cette manœuvre habile, il put lui dire sans aucune apparence de préméditation cette phrase banale qui commençait à prendre pour lui un sens à lui faire battre le cœur.

— « N'aurons-nous point, Mademoiselle, la bonne fortune de vous entendre aussi ce soir ? » Ne serait-ce point là une belle occasion d'appliquer et, par conséquent, de faire triompher vos théories sur la musique ? Vous avez le magique pouvoir de rendre à Weber l'inspiration dont vous nous parliez, il y a un instant, et le plus beau commentaire de son Invitation à la valse, c'est encore son exécution. »

— « Ravissante, l'invitation à la valse, » s'exclama la jeune veuve. « Admirable musique ! un peu compliquée, mais de beaucoup d'effet. Vous la jouez à ravir, chère demoiselle, je l'ai entendue, l'autre soir, de votre main, chez ces amis de M. de Souvray, où ma cousine m'avait conduite. »

— « Avant-hier, Madame, » répliqua avec une nuance d'ironie Mademoiselle Reveroni. « C'est une sonate de Beethoven qu'on m'avait demandée. »

— « Effectivement, » reprit, sans se déconcerter la jeune veuve, « Beethoven, Mozart ! On peut se ressembler de plus loin. Quant à moi, je crois bien que je sais tous ces chefs-d'œuvre par cœur. »

Il est fâcheux, Madame, que vous ne les exécutiez pas, » interrompit avec une impatience sourde M. de Thévenon, et il termina par un sourire cette phrase qui, au fond, tournait à l'impertinence.

ANTONIN RONDELET.

(La fin au prochain numéro.)

## LE VAL SAINT-JEAN

PLACIDE.

Ils étaient deux, le mari et la femme, le cordonbleu et le maître-Jacques, et ils causaient :

« Voilà une tuile qui nous tombe ! » disait le mari, le plumeau sous le bras et les mains croisées

derrière le dos, à la Napoléon. A-t-on idée de ça !

— Mon pauvre Placide, il faut toujours s'attendre à une tuile, avec les maîtres, répondait mélancoliquement la femme, qui ravaudait tant bien que mal, une nappe, car elle aussi, dans son ressort, était un maître-Jacques, tenant tour à tour le balai, le poëlon et l'aiguille. Que veux-tu



y faire ? si cette demoiselle nous ennuie, nous décamperons ; la place n'est pas déjà fameuse !

— Holà ! dit Placide ; j'y tiens moi, à la place, parce que je tiens à mon maître ; on n'a pas été quinze ans ensemble au 3<sup>e</sup> houzard, sans avoir de l'attachement ; j'aime mon colonel, et le colonel m'aime.

— Le colonel ! tu veux dire le général, interrompit Luce, qui tenait au titre et au décorum.

— Oui, le général, depuis qu'on l'a mis à la retraite ; mais vois-tu, pour moi, c'est toujours le colonel, mon colonel ! Il portait crânement la pelisse et le kolbach, va ! et quel cavalier !

— Est-ce que je ne l'ai pas vu cent fois ! mais maintenant, il porte la robe-de-chambre et il soigne sa goutte ; il est très-vieux, ton maître !

— Ton maître ! ton maître ! le tien aussi, je suppose.

— Oui, mais je te dis que je n'y tiens pas ; la maison n'est pas bonne.

Placide haussa les épaules.

« C'est la faute du gouvernement, dit-il, à tout hasard.

— Comment, le gouvernement ! par exemple ! le gouvernement paie, rubis sur l'ongle, la pension de ton colonel, et s'il n'y a pas plus de beurre dans les épinards, c'est pas la faute du gouvernement toujours.

— A qui, alors ?

— Ah ! à qui ?... mon petit doigt le sait bien. »

Elle hocha la tête et passa l'aiguille dans la formidable solution de continuité qu'offrait la nappe, puis, reprenant le discours, elle dit :

« Trois bouches ici, c'est beaucoup ; quoique je mange comme un oiseau, tu le sais ; quatre bouches, ce sera trop ! comme tu dis, Placide, c'est une tuile que l'arrivée de mademoiselle. Nous avions bien besoin de cela !

— Qu'y faire ? répondit Placide ; mademoiselle demeurerait, depuis la mort de ses père et mère, chez une vieille tante ; la tante est *ad patres*, et mademoiselle demande à venir demeurer chez son grand-père ; c'est juste, à tout prendre ! car mon colonel avait pour fille la mère de mademoiselle ; il ne pouvait refuser, cet homme !

— Et elle arrive ! et il faudra la servir, à pieds baisés, et on ne pourra pas la satisfaire, et elle trouvera à redire à tout ce que nous faisons, à tout ce que nous ne faisons pas, à nos petits profits... Tu verras, Placide ! mais si elle m'ennuie, je plante-là le colonel, mademoiselle et toute la maison.

— Tu dis ça, répliqua Placide d'un air paternel, mais tu n'auras jamais le courage de t'en aller d'ici.

— Tu verras ! si cette mijaurée veut faire des siennes, tu verras ce que tu verras !

— Et moi, dit Placide, je ne quitterai pas mon colonel ! il a besoin de moi ; j'ai besoin de lui.

— Imbécile ! dit l'épouse, en haussant les épaules,

tu ferais mieux d'aller cirer ton salon et cueillir des tomates ; j'en ai besoin pour mon ragoût ; que dirait ton gourmand de maître, si je ne lui servais pas quelque plat bien frioté ? »

Placide fut convaincu, et s'en alla au jardin, qui pressait plus que le salon. Ce jardin, emblème fidèle de la fortune de ses maîtres, avait eu des jours d'éclat : on le citait dans toute la province, alors qu'il y avait des provinces ! on s'égarait dans ses bosquets ; ses pelouses, semées de corbeilles de fleurs, étaient ravissantes ; un jet d'eau, retombant dans une vasque de marbre, formait point de vue, et un petit temple grec qui s'élevait sur une hauteur, dominait un vaste horizon ; il restait peu de chose de ces magnificences ; on avait fait argent avec les arbres des bocages ; les plates-bandes, longtemps négligées, s'étaient transformées, grâce à Placide, en carrés où croissaient des légumes, le jet d'eau était à sec, et le temple aux colonnes corinthiennes, à moitié ruiné, servait à serrer des bèches, des râteaux et des sacs de graines.

La maison, qui était bâtie sur le flanc nord du jardin, s'était jadis appelée château, mais les ans, les vicissitudes, la négligence des propriétaires, lui avaient fait perdre ce nom ; ses murs de pierre grise, rougis par le soleil, demeuraient intacts ; de ses quatre tourelles en poivrière, l'une était décapitée, rasée au niveau du second étage, la seconde avait perdu sa giroflette, la troisième menaçait ruine, et la quatrième, seule était entière et portait encore, dans un petit écusson, les armes de ceux qui l'avaient élevée. Des carreaux de vitres brisés, des contrevents détachés du mur, un balcon auquel manquait plus d'un balustre de pierre, la toiture qui livrait passage à la pluie, dénonçaient ou l'extrême insouciance, ou l'extrême pauvreté des propriétaires. Ce château, à moitié ruiné, avait un aspect plus mélancolique que les pauvres chaumières des vignons dispersées dans le val ; là, le lierre et les liserons couvraient les murs chancelants ; quelques rosiers poussaient sous la fenêtre, avec des romarins ; la joubarbe, la mousse, les iris, cachaient le toit de paille, et la nature voilait de son luxe charmant les baillons de l'indigence ; tandis que le château demeurait désolé, nu, sans parure, tout était beau, hors lui, jadis le dominateur de ce petit vallon. L'horizon que l'on dominait du balcon était doux et riant ; la jolie Charente, le plus joli ruisseau de France, disait Henri IV, arrosait la vallée, coupée par des digues qui la faisaient ressembler à une chaîne de lacs ; des châtaigniers aux formes arrondies, couvraient au nord les collines, derniers contreforts de l'Auvergne ; au midi, sur des rocs calcaires, s'élevaient les débris d'un vieux fort gallo-romain, et les cultures diverses, le maïs jaune, le blé noir aux fleurs blanches, les vignobles à la verdure foncée, le tabac aux larges feuilles, les potagers pleins de tomates et d'au-



bergines revêtaient la terre d'une mosaïque de mille couleurs. Un beau soleil riait dans le ciel bleu, et ce jour limpide laissait voir les sommets des montagnes, noyés dans une brume couleur d'améthyste.

Placide termina lestement sa récolte, et regagna la maison, au moment où l'horloge d'une église, bâtie au bas de la vallée, sonnait onze heures. Il prit un plateau que lui tendait sa femme, monta au premier étage et entra dans une chambre à coucher, où le grand jour pénétrait en dépit des rideaux baissés et des volets bien clos.

C'était la chambre du général de Gauzens qui, pour Placide, était resté le colonel. Il aida son vieux maître à se lever, il l'habilla avec un soin et des précautions extrêmes, car le général était goutteux et presque infirme; il l'assit dans un vaste fauteuil, lui servit son chocolat et le laissa seul, ses multiples offices réclamaient sa présence.

Le général de Gauzens avait dépassé sa soixante-dixième année, et de sa beauté, jadis vantée, si vigoureuse et si fière, il ne restait presque rien; les traits avaient perdu leur régularité sculpturale, sa haute taille s'était affaïssée, ses cheveux éclaircis et blanchis ne formaient plus une couronne à sa tête puissante; seul, le regard avait conservé une flamme: était-ce celle des passions à peines refroidies, ou celle des hautes pensées qu'allume dans une âme droite l'approche de l'éternité? ceux qui le connaissaient bien auraient seuls pu le dire. Il déjeûna avec l'air d'un homme pour qui tout repas est une affaire sérieuse, puis, repoussant le plateau, il reprit une lettre déjà dépliée, et la relut. Nous la lisons avec lui.

« Orléans, 7 juillet 18...

» MON CHER ET BON GRAND-PÈRE,

» Puisque vous daignez m'y convier, je fais promptement mes préparatifs pour vous rejoindre, et je ressens, en pensant à vous et à vos bontés, la première consolation que j'aie éprouvée depuis une perte cruelle: vous le savez, je considérais ma pauvre tante comme une seconde mère, elle a remplacé celle qui me fut enlevée si tôt, elle m'a élevée, aimée, soignée, et je la pleure bien amèrement. Souvent, mon cher grand-père, elle me parlait de vous, comme si elle eût pressenti et le malheur et le bonheur que l'avenir me gardait; car après la joie de vivre auprès d'elle, je n'en pouvais connaître d'autre que celle de vivre sous votre protection, et de remplacer à mon tour ma mère auprès de vous. Je ne vous connais que par le cœur, c'est assez pour vous aimer et pour être toute disposée à vous témoigner le plus affectueux dévouement. Mais d'avance, je sollicite votre indulgence: j'ai vécu loin du monde, dans un

» petit cercle intime, composé des amies de ma tante, qui m'avaient vue enfant; j'ignore bien des choses, mais vous me direz ce que vous voulez que je fasse, et, je vous le promets, vous me trouverez docile.

» Je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui, puisqu'avant huit jours j'aurai le bonheur de vous embrasser. Je vous demande votre bénédiction, et je suis, mon cher et bon grand-père,

» Votre très-soumise petite-fille

» CHRISTINE DE RYBBAULT.

Le vieillard secoua la tête et dit à demi-voix : « Pauvre enfant, elle décomptera ! »

Placide avait déposé sur le plateau le courrier en même temps que le déjeuner : trois lettres à l'aspect commercial et froid, avec le *Journal des Haras* et le journal du département. Le général prit la première lettre qui portait à l'angle un timbre, avec l'adresse : *Rayman, tailleur, boulevard Montmartre, Paris*; il lut les quelques lignes qui précédaient une longue colonne de chiffres, et la rejeta aussitôt. — Une réclamation! dit-il; c'est la sixième, je pense. Et celle-ci? Ah! de maître Sourdrac: impossible de trouver encore de l'argent sur la propriété... Diable! diable! Et celle-ci? Ah! de l'agent de change Raux. Bon! il envoie son compte, il demande que je paie mes différences...

Il froissa les trois lettres avec un mouvement nerveux et les lança loin de lui :

« Quelle situation! dit-il; ce serait, en vérité, à jeter le manche après la cognée... et cette enfant qui m'arrive! Que trouvera-t-elle ici? la gêne, des dettes, une vie impossible, dans une impasse... Ah! l'argent! ah! la fortune! ah! la tranquillité des jours et des nuits!... »

Il fut interrompu par Placide, qui venait à l'ordre, comme jadis au régiment.

« Ma femme demande, dit-il, ce que Monsieur veut pour son déjeuner? »

— D'abord, qu'y a-t-il?

— Du filet froid, des truites, des canetons et des ceps.

— Qu'elle fasse les truites, et nous garderons les canetons et les ceps pour le dîner. Vous direz à Luce d'arranger la chambre bleue pour Mademoiselle Christine, qui nous arrivera dans quelques jours.

Placide haussa les épaules.

« Que voulez-vous dire? reprit le général, qui pressentait une difficulté.

— C'est que... Monsieur... ce ne sera pas très-facile, il y a une difficulté... nous n'avons pas de rideaux... et les meubles ont fait bien des campagnes: le lit tombe en ruines, et la toilette est dans un triste état.

— Il faut faire venir le tapissier de Confolens.

— Mon colonel, pardon... vous n'oubliez pas que ce malheureux pékin a déjà envoyé plusieurs



fois sa note. Ils sont d'une insolence, ces gens-là ! »

Le général devint sombre ; il réfléchit un instant et dit :

— « Prends mon lit et mon lavabo... je coucherai, en attendant, dans le lit de fer, et Lucem'organisera une toilette sur une table.

— C'est bien, Monsieur, cela sera fait.

— Et quand le gouvernement paiera le trimestre de ma pension, nous achèterons quelques meubles. »

Placide soupira ; il savait aussi bien et mieux que son maître à combien d'emplois divers était destinée cette maigre somme qui tombait tous les trois mois sur leur ménage, comme une goutte d'eau sur une terre altérée, comme une miette de pain dans la bouche d'un affamé.

## II

### CHRISTINE.

Elle était arrivée, et toute émue encore, elle essayait de causer avec cet aïeul qu'elle connaissait à peine et avec qui elle n'avait en commun ni souvenirs, ni opinions, ni pensées. Sa voix tremblait pendant qu'elle cherchait des sujets de conversation : le temps, les incidents du voyage, les derniers jours de la parente près de laquelle Christine avait vécu, fournissaient à l'entretien une petite flamme sans durée ; car le général, peu causeur par nature, était en ce moment absorbé par la contemplation de sa petite-fille. Ce visage inconnu qui révélait sa filiation, remuait mille souvenirs, cendres du passé, qui le captivaient étrangement et qui auraient fait monter des larmes à des yeux qui n'en versaient plus depuis longtemps.

Christine avait les traits de sa mère : elle rappelait à M. de Gauzens, des temps perdus dans la brume du passé ; il revoyait sa fille unique qu'il avait aimée et qui le rendait fier ; il la revoyait dans sa beauté de vingt ans : grande, svelte, à la tournure élégante et modeste ; il retrouvait ce profil charmant, digne du ciseau grec, ces longs sourcils noirs, ces cils recourbés qui jetaient leur ombre sur des yeux bleus, d'un bleu clair, qui devenaient sombres quand une émotion y passait et qui contrastait avec la teinte foncée de la chevelure. Ce type rare était le sien même, il l'avait transmis à sa fille, elle l'avait légué à son enfant ; il regardait Christine, et il lui semblait que, ra-jeuni de trente ans, jeune et heureux père, brillant officier, comblé des dons du sort, il allait conduire dans le monde sa femme et son enfant ; il se souvenait de la robe blanche et des roses que la mère de Christine portait à son premier bal... Un élanement de goutte le rappela durement à l'heure présente : sa femme, ange fidèle que Dieu lui avait donné, dormait depuis longtemps sous l'herbe ; sa fille, mariée loin de lui, n'avait pas vécu de longs jours ; il était vieux, il

était ruiné ; la pauvreté, et pis que la pauvreté, les dettes, assombrissaient son foyer, tourmentaient ses dernières années, et, seul rejeton de sa famille, l'enfant orpheline venait chercher un abri sous son toit désolé ; elle y apportait sa jeunesse, sa beauté, ses espérances ? Que deviendraient ces biens précieux ? Ces perles étaient-elles appelées à se dissoudre dans l'aigre breuvage de l'infortune, des attentes trompées et des longues déceptions ?...

Il soupira, ce qui prouvait qu'il était bien revenu à la réalité ; il passa la main sur son front, et dit à Christine :

« Vous ressemblez à votre mère, ma chère enfant.

— Et ma mère vous ressemblait, mon grand-père.

— Certes ! et je lui avais donné quelques goûts masculins, ce dont ma femme me blâmait. Elle montait admirablement à cheval, elle tirait le pistolet, ce qui ne l'empêchait pas de faire parler le clavier, de broder comme les fées, si les fées brodent, et d'avoir même quelques idées en cuisine. Et vous, petite, avez-vous les goûts de votre mère ?

— Je ne sais, grand-père ; chez ma tante Arsène, on ne connaissait de chevaux que des chevaux de fiacre ; jamais pistolet ni fusil ne sont entrés dans la maison.

— Il est vrai que son mari était bien l'homme le plus pacifique ! je crois que comme Jacques I<sup>er</sup>, il aurait eu peur d'une épée. Mais vous avez dû apprendre la musique ?

— Un peu, très-peu, mes dispositions étaient médiocres. Je dessine, je couds, et ma tante m'a mise au courant d'un ménage.

— Elle a eu raison ; c'est, je l'avoue, le lot des femmes.

— Je tâcherai de me rendre utile dans le vôtre, grand-père. »

Il soupira de nouveau à cette proposition et répondit, après un court silence :

« Ma petite amie, mon ménage est celui d'un vieux garçon : mes deux domestiques, Luce et Placide régissent et gouvernent ; ils connaissent mes habitudes, mes manies, si vous le voulez... Il serait difficile de les débusquer de la place.

— Nous les y laisserons bien tranquilles, grand-père : vous me direz seulement vos habitudes, afin que je m'y conforme... C'est entendu, n'est-ce pas ?

Il l'attira à lui, et la baisa au front :

« Vous êtes fatiguée, dit-il, il faut vous retirer, ma fille ; si vous ne trouvez pas beaucoup de confort dans votre chambre, soyez indulgente : ménage de campagne, ménage de vieux garçon, bien des choses font défaut ; mais nous y veillerons. »

Ils se séparèrent, contents l'un de l'autre, quoique, ils le sentaient tous deux, il n'y eût pas eu de fusion entre les cœurs. Christine écrivit le soir même à sa cousine, qui était en même temps son



unique et intime amie; elle lui promettait de lui donner plus de détails lorsqu'elle serait installée dans cette vie nouvelle, et c'est cette seconde lettre que nous mettrons sous les yeux de nos lectrices.

CHRISTINE DE RYBAULT A HENRIETTE HONFROY

« Du Val, 25 juillet, 18.. »

» Non, ma bonne chère Henriette, nos cœurs ne sont pas séparés comme nos personnes : ils vibrent toujours à l'unisson, comme ils l'ont fait dès notre enfance, si heureuse, car elle était si ignorante : je parle pour moi surtout; j'ignorais que je n'avais ni père ni mère : tes parents étaient les miens, et jamais je ne me suis aperçue qu'il me manquât une affection ni une caresse. Ils ont disparu, ces amis bien-aimés; ton père, si bon, si indulgent pour moi; ta mère, qui a montré tant de tendresse à l'orpheline de son frère, et comme tu la regrettes je la regrette, comme tu la pleures, je la pleure. Va! nous nous entendons, quoique séparées, ma sœur, mon amie d'autrefois et de toujours!

» Je t'ai promis, chère Henriette, une entière confiance, et en te parlant de ce que je vois et surtout de ce que je pressens, je sais dans quelle âme à la fois sympathique et silencieuse je verse la mienne. Dieu permet cet épanchement, n'est-ce pas? Tu me diras, en revanche, tes joies de femme et de mère, tu m'enverras des roses; mais je crains bien de ne t'envoyer en échange, que de la myrrhe et des soucis.

» Mon grand-père, je te l'ai dit, m'a bien regue, avec beaucoup de politesse, comme une étrangère, avec beaucoup de bonté, comme sa petite-fille. J'ai trouvé en lui un beau vieillard (tu sais qu'on le nommait le beau Gauzens?) plein de dignité, d'une figure noble et fière; mais, je l'avoue, extrêmement assombrie. C'est là ce qui m'a frappée à notre première entrevue, et qui me frappe tous les jours davantage. Il est infirme, il souffre, mais, je ne sais qui me dit que la souffrance physique n'attriste pas à ce degré un homme, un soldat; non, il y a là autre chose. Quoi? Est-ce la solitude? oui, elle est grande autour de lui; le désert s'est fait; il a perdu ceux qu'il aimait, et le monde, la vie militaire, les amitiés avec de vieux compagnons de guerre et de périls ne lui donnent plus leurs distractions puissantes. Il est cloué chez lui, il ne monte plus à cheval, il ne

chasse plus, il ne voit personne; jusqu'à mon arrivée, il a vécu seul, et je me demande avec tristesse si Dieu est présent dans cette vie isolée. Je crains bien que non, et, sans doute, c'est là le mot de cette incessante tristesse qui pèse sur lui. Oh! qu'il est affreux de vieillir, d'approcher du terme, et de le voir devant soi, comme un abîme affreux et non comme un brillant rivage, sur lequel brille un rayon immortel, et où nous attend, les bras ouverts, Celui qui nous créa pour lui! La vieillesse, si douce à une âme chrétienne, doit être horrible pour qui ne croit et n'espère pas. La fin de tout ce qui fit jouir, le commencement de tout ce qui est à craindre. Prie, Henriette, prie pour mon grand-père; fais prier ton petit Henri et ta Marie.

» Tu m'as demandé des détails sur le pays, la maison, la façon de vivre : tu t'intéresses à tout. Le pays me semble enchanteur : des eaux, des ombrages, un ciel qui paraît au beau fixe, de vraies montagnes qui montrent leur profil dans le lointain. Voilà ce que je puis dire du pays que je ne connais encore que par échappées; la maison fut belle, elle a encore grand air; mais on ne peut l'examiner de près; le mobilier est incomplet, ménage de garçon, dit mon grand-père; de grandes salles, fort belles, avec des boiseries sculptées, de beaux parquets, sont complètement vides, sans meubles ni rideaux, et me semblent fort tristes; le jardin compte plus de choux que d'héliotropes; une certaine négligence règne partout et afflige les yeux; pourtant nous avons deux domestiques fort dévoués, Luce est une excellente cuisinière, et Placide un majordome expert. La table est délicate, recherchée, ce qui s'explique par l'âge et la santé de mon grand-père, et aussi, je pense, par les ressources gastronomiques du pays. Je ne dirige pas la maison; la bonne Luce a des titres qu'il faut respecter.

» Voilà, chère amie, un court aperçu de ma situation; je suis très-libre, mon grand-père n'exige rien : je lis, je travaille, j'écris, je vais à la messe au Val, sans qu'il s'enquerre de mes actions. Je t'assure qu'un peu d'exigence de sa part me ferait bien grand plaisir; je voudrais tant lui être bonne à quelque chose!

« Adieu, je t'écirai bientôt. Je t'embrasse et je t'aime. CHRISTINE. »

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)



## CHEZ GIROUX

Devant la riche étagère  
Des plus merveilleux joujoux,  
Un enfant, près de sa mère,  
Était assis chez Giroux.

La dame, de moire antique  
S'habille dès le matin ;  
L'enfant, non moins magnifique,  
N'est que fourrure et satin.

Au frais chérubin qu'elle aime,  
Par l'ennui tout attristé,  
Elle vient, chez Giroux même,  
Acheter de la gaieté.

— Veux-tu ce chalet de Bade ?  
Demandait la douce voix.  
— Non, disait l'enfant maussade,  
J'en ai déjà cassé trois.

— Ce sorcier à toque verte,  
Avec tous ses attributs  
Et qu'on fait parler ? — Non, certe !  
Cela ne m'amuse plus.

— Veux-tu ce nain mirifique ?  
Ce soldat sur son canon ?  
Le petit mélancolique,  
En baillant, répondait : — Non.

Rien pour lui n'a plus de charmes ;  
Du magasin défloré  
Le bambin sortit en larmes,  
Ainsi qu'il était entré.

La belle dame soupire :  
Cet or, qu'on croit si puissant,  
N'a pu rendre le sourire  
Aux lèvres de son enfant.

Auprès d'eux un gamin joue,  
Un gamin déguenillé ;  
Le froid a bleui sa joue,  
Une averse l'a mouillé !

Vêtu d'une toile mince,  
Moins difficile en joujou,  
Il est heureux comme un prince,  
Avec un sifflet d'un sou.

Dieu, souriant sur sa route,  
Pour lui, non moins généreux,  
L'a rendu, sans qu'il s'en doute,  
Bien le plus riche des deux (1).

(1) *Les Maternelles*, par madame Sophie Hûe. —  
Cinquième édition, chez Hachette.

## REVUE MUSICALE

SOUHAITS DE 1<sup>er</sup> JANVIER 1876 — LE VOYAGE A LA LUNE — LA FILLEULE DU ROI —  
OPÉRAS ET OPÉRETTES DE 1875

Un vieux monsieur, d'une distinction parfaite, vient d'être introduit dans un fort beau salon, où trois jeunes filles devisent sur les surprises du jour de l'an. Le visiteur embrasse paternellement ses jeunes amies, s'assied au coin du feu et se met à causer gaiement. « Rien ! » murmure à l'oreille de sa voisine l'une d'elles, regardant alternativement

la cheminée et le monsieur qui ne tire pas le moindre cadeau de sa poche. La causerie devient languissante, les museaux roses s'allongent, le visiteur prend un air narquois. Il est évident que le trio se trouve fort désappointé.

— « Qu'offrez-vous à votre bonne mère pour le 1<sup>er</sup> janvier ? demande l'amie sexagénaire.



— Un délicieux écran, brodé au petit point par la main de votre servante.

— C'est on ne peut pas plus galant; et vous, petite?

— Moi, j'ai exécuté sur le piano une sonate de Beethoven, terriblement travaillée, car elle est fort difficile.

— Et vous, ma jolie gazelle?

— Moi j'ai fait, de mon père, un portrait au pastel, que chacun trouve ressemblant.

— De mieux en mieux, mes anges; je vous approuve fort d'avoir eu ces aimables attentions pour votre excellente famille; mais à moi, le plus vieil ami de la maison, vous ne paraîsez pas songer le moins du monde; voyons, qu'allez-vous m'offrir?

— La vue de l'écran et du pastel, et la répétition de la sonate.

— Fort bien.

— Mais vous, cher bon ami, vous avez donc vos poches closes, en ce jour de joie et de surprises.

— Petites impatientes! Demandez à Baptiste de vous apporter le coffre en laque, déposé dans la salle à manger.

— Oh! nous y allons nous-mêmes.

— Alors, je vais avec vous, je ferai l'office d'un cheval de renfort. »

Et la petite troupe rentra bientôt au salon, portant avec grand peine une sorte de bahut d'une élégance extrême, rempli de friandises choisies, de bonbons délicieux et d'une foule de brimborions à la mode. Tout au fond, bien au fond, on apercevait un petit sac, rose vif, en papier commun, orné d'une adresse d'épicier. Les jeunes filles n'en tinrent pas compte.

— « Quelle idée saugrenue! pensait chacune d'elles.

— Et mon sac à la malice, s'écria le vieux monsieur, vous ne lui faites pas l'honneur de le regarder?

— Nous avons tant de bonnes choses! répondirent les gourmandes.

— Allons, mettez-y la dent, petites gastronomes, ce sera peut-être moins mauvais que vous l' imaginez. »

On ouvrit le sac; il contenait six avelines, rien de plus.

— « Je n'aime pas les noisettes; ma sœur, passe-moi une violette pralinée?

— Vous voulez bien m'offrir une noisette à moi? dit le vieil ami, je préfère leur goût sec à toutes vos sucreries délicates. Et le sac fut passé.

— Diable! c'est bien dur pour mes vieilles dents, je ne sais même pas si les vôtres, toutes jeunes qu'elles sont, pourraient en venir à bout.

— Par exemple! s'écrièrent les trois démons, et elles brisèrent les noisettes en une seconde. »

Chacune des avelines contenait un diamant admirablement monté en bouton de manchettes, et si brillants et d'une eau si belle, qu'il eut fallu un

orchestre pour dominer le bruit de la joie et de l'admiration générale.

— « Oh! que c'est charmant! Quelle manière délicate de faire le plus joli cadeau du monde! Merci, mille fois merci, dirent les petites en se précipitant dans les bras du vieillard pour l'embrasser et le remercier.

— Mais lisez donc les petits papiers qui enveloppaient les noisettes; tenez, ce sont des souhaits aux demoiselles.

— Ah! voyons, voyons les souhaits! »

#### PREMIER SOUHAIT.

Je vous souhaite, jeunes filles, de ne point ressembler à la plupart des demoiselles d'aujourd'hui, qui font profession de moquerie impertinente ou de froideur affectée, regardant avec suffisance les femmes beaucoup au-dessus d'elles, et s'imaginant que ces petits airs supérieurs font un effet immense sur la société qui s'en moque.

— « Hum, hum.... fit le vieil ami, qu'en dites-vous, mes chères enfants? »

Les jeunes filles ne répondirent rien.

— « Passons à un autre, dit l'ainée.

#### DEUXIÈME SOUHAIT.

Je vous souhaite une fortune modeste, des goûts simples et le sentiment de tous les devoirs de la famille. Soyez indulgentes et dévouées pour les vôtres, secourables à la pauvreté honnête, laborieuses dans votre intérieur, toujours franches dans vos relations. Vous prendrez alors place dans le monde, comme une personne vraiment supérieure, aimée et admirée de tous.

« Voici de bonnes recommandations, n'est-ce pas, chères filles?

— Certainement, c'est très-bon et très-bien dit. Passons à un autre. »

#### TROISIÈME SOUHAIT.

Je vous souhaite un mari de 28 à 30 ans, distingué plutôt que beau, aimable sans afféterie, sachant causer sérieusement avec les personnes intelligentes, gaiement avec les esprits légers; un mari qui ne fume pas à votre nez, dans le huis-clos de la vie intime, pas même dans un fumoir d'où l'on ne sort qu'imprégné de l'odeur nauséabonde du tabac refroidi. Un mari, gentilhomme par éducation, bon par nature, et loyal par caractère.

« Ah! que je voudrais trouver cette perle, moi!

— Et moi aussi! — Et moi de même!

— Mes enfants, dit le vieillard, voici le souhait qui vous charme le plus, convenez-en?

— Je l'avoue! — Je le déclare! — Je le confesse! »

On sonne. Le trio se tait, les visiteurs arrivent, le vieil ami prend congé, et le rédacteur du



*Journal des Demoiselles* n'en entend pas plus long. Passons donc aux nouveautés de la saison.

Après *la Boulangère à des écus*, le *Voyage dans la lune*, une féerie où il n'est question ni de fées, ni d'enchantements, ni de talismans. Voici qui est singulier, dira-t-on, mais il en est ainsi de l'ouvrage en question.

Nous devons signaler comme une bonne fortune le succès de *la Filleule du roi*, livret de MM. Cormon et Raymond Deslandes, musique de M. Vogel.

Cet ouvrage, un peu au-dessus des farces modernes, tiendra quelque temps sa place sur les affiches du théâtre de la Renaissance, quoiqu'à vrai dire, il ne soit pas un chef-d'œuvre. Vogel a dans un temps, lointain déjà, occupé un rang distingué dans la pléiade des musiciens de talent. *L'Ange déchû*, cette romance toute pleine de sentiment et de larmes, mit alors son nom à la mode. Le *Trappiste*, puis le *Kabyle*, qui parurent après, n'obtinrent pas le même succès. Vogel fut oublié. Mais il se consola en faisant représenter en Hollande, le *Siège de Leyde*, grand opéra, qui obtint un éclatant succès.

*La Filleule du roi* a des allures d'opéra-comique, et certainement aussi des morceaux qui sont à la hauteur de ce cadre; mais M. Vogel a voulu allumer quelques cierges sur l'autel de la mode, de sorte que sa partition manque de cohésion et d'unité.

Il y a cependant d'assez jolies choses dans la partition pour qu'elle résiste au défaut d'enthousiasme d'un public mal disposé. On remarque au premier acte le duo des lettres, morceau très-développé et que le compositeur a traité avec

beaucoup d'entente de la scène; au deuxième acte, les couplets à deux voix :

Faut-il tout lui dire?

qu'on a bissé très-chaudement; puis un joli chœur :

Cette tante est vraiment charmante!

Ensuite on a fort applaudi un finale très-vif et très-mouvementé. Enfin, au troisième acte, une charmante romance fort bien chantée par M<sup>me</sup> Peschard. En somme, le tout suivi et accompagné par un bon orchestre; il n'en faut certes pas plus pour obtenir un succès durable.

Voici la liste des opéras et opérettes reçus ou représentés pendant le cours de l'année 1875.

*Les Neiges*. — *Giroflé-Girofla*. — *les Parias*. — *les Prés Saint-Gervais*. — *le Prophète Élie*. — *la Forêt*. — *Carmen*. — *Ève*, mystère en trois parties. — *la Reine Indigo*. — *la Tour de Babel*. — *l'Amour africain*. — *la Boulangère*. — *la Créole*. — *le Voyage dans la lune*. — *la Filleule du roi*.

MARIE LASSAVEUR.

Au profit d'un Orphelinat du Midi, très-pauvre et très-intéressant : *Paraphrase des litanies de N.-D. de Lourdes*, duo et chœur à trois parties, avec accompagnement de piano ou orgue; paroles et musique de M<sup>lle</sup> J. de F. Prix net, 1 fr. 50.

*Ave Maria*. Chœur pour deux soprani et un contralto. Musique de Zalbioni. Prix net, 2 fr.

Chez J. Mollié libraire éditeur, 60 rue de Vaugirard; et chez M. Delsol, rue Rousselet, 26.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

PAIN FERRÉ.

Coupez deux petits pains blancs en tranches d'un centimètre d'épaisseur; versez dans un plat creux autant de lait qu'il en faut pour faire largement tremper vos tranches de pain, et laissez-les s'imbiber ainsi pendant une demi-heure. — Battez ensemble deux œufs entiers, faites roussir un bon morceau de beurre dans la poêle; retirez du lait avec précaution vos tranches de pain, de façon qu'elles restent entières; passez-les des deux côtés dans l'œuf battu et faites frire de belle couleur. Servez-les bien chaudes et saupoudrées de sucre.

BÉCASSE AU CHASSEUR.

Prenez une belle bécasse, une ou deux grives, ou alouettes ou cailles; désossez les grives ou les alouettes, hachez la chair très-fin avec un peu de lard, poivre, sel et fines herbes (ou truffes), remplissez-en la bécasse et faites-la cuire.

CAILLES BOUILLIES.

Ayez du bouillon très-fort, épicez-le, faites-y bouillir vivement les cailles pendant vingt minutes au plus, servez-les avec le bouillon; il faut qu'en les coupant elles rendent du sang.



## CORRESPONDANCE

## FLORENCE A JEANNE

Sais-tu l'heure qu'il est, ma chère Jeanne ? — Onze heures du soir.

Sais-tu le temps qu'il fait ?

— Il souffle une bise glaciale qui chante d'étranges mélodies dans mes hautes cheminées.

Un poète élégiaque y distinguerait certainement des plaintes et des sanglots ; un poète tragique ferait de ces sanglots et de ces plaintes des hurlements d'âmes maudites et des rugissements infernaux. Pour moi, je songe à l'esprit créateur qui souffla sur les eaux ; à l'autorité souveraine et paternelle qui règle les saisons, irrite ou calme à son gré les flots de la mer et dispose tout en ce monde pour le plus grand bien de l'humanité, humanité myope qui semble peu disposée à s'en apercevoir, l'ingrate !

Elle murmure contre la clarté du jour et contre les ombres de la nuit, contre les rigueurs de l'hiver et contre les ardeurs de l'été. Elle se plaint de la brièveté des heures et de la longueur du temps. Elle s'impatiente du bruit des foules et du silence des solitudes. Elle veut noir et demande blanc et...

Et toi, tu vas vouloir et demander la fin de ma digression ? Ah ! mon Dieu ! que ces Parisiennes sont donc pressées ! il faut les aimer à la vapeur, le leur dire en télégramme, les visiter sur un coup de vent et leur écrire dans un éclair !

Eh ! bien, mademoiselle, tant pis pour toi. Je me sens en veine d'égoïsme, et tu me supporteras ce soir bon gré malgré. Je ne suis pas d'ailleurs d'une exigence bien féroce, puisque je ne te demande, pour étrennes, que la permission de babiller à mon aise avec toi. Si tu me la refuses, auprès de qui veux-tu que je m'en dédommage ? tout le monde dort sous mon toit, tout le monde, même mon gros chat Mouht, tourné gracieusement en rond, de manière à cacher son nez rose dans ses longs poils.

Oui, vraiment ; tout le monde dort, comme s'il n'y avait pas un charme extrême à contempler, à travers les vitres, de splendides effets de lune sur la campagne blanchie par la neige ; comme si l'horloge du temps n'allait pas bientôt sonner une heure émouvante ; comme si une année de

plus n'était pas près de glisser dans l'abîme éternel !

Elle y tombera sans bruit, et sa chute n'éveillera personne... Aussi n'ai-je pas voulu m'endormir, moi ! Je tiens à lui dire adieu au dernier moment ; j'aime à honorer son départ.

C'est en moi une vieille habitude d'enfance ; et, quand va sonner minuit, je salue, en priant, la vieille année fuyant et l'année nouvelle qui frappe à ma porte.

Alors, je remonte rapidement le cours de ma vie entière : Je revois de chères images pour jamais disparues... J'entends des voix aimées qui ne résonneront plus... Je réveille les morts chéris qui dorment dans leur tombe... Je comparais devant leur tribunal ; j'étais sous leurs yeux l'année que je viens de vivre... Je leur demande : est-ce bien ?... Et, sous l'influence de leur mémoire vénérée, je prends de saintes résolutions, je forme de généreux projets... Minuit sonne alors...

C'est l'avenir qui entr'ouvre un nouvel horizon : ma famille, mes amis marcheront comme moi vers cet inconnu qui se dresse en face de nous... Comme moi, sans doute, ils y feront des rencontres changeantes et diverses ; les soirs lumineux succéderont aux matins sombres ; le soleil se couchera dans l'orage après s'être levé dans un ciel pur, et les événements d'hier ne serviront pas à présager ceux de demain... Ah ! puisse Dieu épargner les êtres que j'aime !

Chers amis !... J'entrevois leur groupe nombreux, illuminé par les rayons du souvenir. Chers amis... ils sont divers, d'âge et de situation : les uns occupent, aux degrés élevés de l'échelle sociale, une place enviable ; les autres, aux plus humbles échelons, gagnent, à la sueur de leur front, le pain de chaque jour ; en voici d'octogénaires devant lesquels je m'incline avec un tendre respect ; en voilà dans toute leur force, en plein été, exubérants de sève, heureux de vivre ! Les derniers, venus, les bambins aux joues fraîches, les fillettes aux cheveux d'or, ah ! je ne les aime pas moins que les anciens : je cours au-devant d'eux ; je me penche vers leur faiblesse ; j'ouvre mes bras



pour les y réfugier et mon cœur pour les y réchauffer tous !

« Que signifie cette moue, mademoiselle ? serais-tu jalouse, par hasard ? aurais-tu la prétention de régner seule ?

Rassure-toi ; je suis assez riche pour te faire une part splendide, plus large que celle des autres, en dépit de ma générosité envers eux. C'est à toi que je pense le plus ! c'est toi que j'aime le mieux !

Es-tu contente, maintenant ?

— Non !

— Comment ! tu n'es pas contente ?... Et que te faudrait-il de plus, insatiable personne ? Ah ! j'y suis. Je devine : tu réclames ma réponse à ta dernière question.

O chère hypocrite ! Crois-tu que je me laisse prendre à ta feinte modestie ? Oserais-tu étaler ton magnifique programme, si tu n'avais point la conscience de l'avoir bien rempli ?

Jouons carte sur table, ma petite amie ; et conviens que vous êtes très-satisfaits de vous-mêmes, vous tous les collaborateurs du *Journal des Demoiselles* à quelque titre que ce soit.

Tu te scandalises ? tu protestes ? tu te prétends modeste pour de bon ? Si tu y tiens tant que ça, je veux bien le croire. Alors je prendrai ta question au sérieux ; je me persuaderai complaisamment que tu as un besoin réel d'encouragements amis. »

Encouragements amis ! voilà un pléonasme ou je ne m'y connais pas ! Plait-il ? Tu affirmes que ce n'est pas plus un pléonasme qu'une catachrèse ?

Au fait... en y réfléchissant bien..., peut-être as-tu raison... Il y a des encouragements ennemis, c'est vrai ! Tels ne seront pas les miens s'adressant à vous. La voie où vous marchez est une droite voie et l'on peut vous crier, en toute conscience : poursuivez-là.

Ce n'est pas chose facile, après tout, que de composer un journal... des Demoiselles !!!

Eh ! messieurs les politiques, ne riez pas si fort, je vous en prie : Parce que vous taillez quelquefois votre plume à coups d'épée ; parce qu'il vous arrive de la tremper dans le vitriol ; parce que vous êtes avocats ; parce que, enfin, vous faites sans sourciller le programme de l'existence des peuples, vous n'avez pas le droit de vous croire seuls sérieux, seuls utiles, seuls journalistes !

Non, non ; vous n'en avez pas le droit du tout !

Ne sont-ils pas sérieux quand ils parlent religion, morale, éducation, nos journaux féminins ?

Ne sont-ils point braves quand ils battent loyalement en brèche les travers de leurs abonnées ?

Ne sont-ils pas utiles avec leurs conseils pratiques, leurs avis autorisés, leurs recettes éprouvées ?

Ne sont-ils pas enfin de vrais journaux qui ne

demeurent étrangers à rien d'intéressant ; qui exaltent les grandes actions à mesure qu'elles se produisent ?

Ceci, ma chère, s'applique à ton journal, à mon journal, à notre journal. Quant aux autres, je n'ai point qualité pour les juger. S'ils font du bien, tant mieux ; s'ils font du mal... oh ! quel grand tant pis ! Quel grand tant pis pour eux et quel grand tant pis pour leurs lectrices !

Si par exemple, ces journaux ouvrent à deux battants les portes de la vie de luxe, de la haute vie, pour y introduire les lectrices des classes modestes, en leur prêchant les raffinements coûteux et les folles recherches, tout sera perdu, ma chère, tout sera perdu ! Les femmes auxquelles la fortune de leurs maris ne permet pas un grand train de maison, se sentiront humiliées et malheureuses ; chaque apparition du journal sera suivie par une crise d'aigreur et d'amertume : leur esprit, envahi par les préoccupations mesquines et frivoles, ne pourra plus contenir les grandes pensées ; leur cœur, absorbé en de stériles regrets, en de vains désirs, n'aura plus de saintes et tendres vibrations. Adieu les douces joies de la famille et les épanchements du foyer !

Mais s'ils répandent comme le tien, le mien, le nôtre, les saines doctrines d'ordre, d'économie et d'activité ; s'ils se contentent de jeter les arabesques gracieuses d'une élégance modeste sur le fond sérieux d'une vie occupée sans faire disparaître la trame sous l'ornement, alors ils auront bien mérité de la patrie, autant que vous, messieurs les journaux politiques ; autant et peut-être plus que vous !

#### Conclusion :

Inseris-moi pour trois abonnements nouveaux que j'offre comme étrennes :

1<sup>o</sup> A Mlle S..., une isolée, pâle, souffrante et pauvre. Courbée tout le jour et souvent une partie des nuits sur ses registres de copiste, elle contraind son imagination vive à un travail en quelque sorte mécanique, dénué d'intérêt : c'est le pain quotidien. Debout au milieu des tombes de tous les siens, elle s'abreuve, sans se plaindre, des amertumes de l'isolement... Les nouvelles émouvantes de Madame Bourdon et de ses consœurs dans l'art d'écrire, de sentir et de penser, l'arracheront pendant quelques heures à ses préoccupations poignantes, et leurs touchantes héroïnes lui tiendront compagnie.

2<sup>o</sup> A ma petite amie Juliette N..., qui est bien la plus aimable, mais la plus maladroitement enfant de la ville ; elle y prendra des leçons de travail intéressantes, des patrons et des modèles utiles et des notions de goût.

3<sup>o</sup> Enfin... Ah ! chère amie, j'écirai demain ce nom-là ; si je m'attardais un peu plus dans cette causerie, je m'exposerais à manquer l'heure solennelle. Ma lampe baisse, mon feu s'éteint ; mais



la lune semble s'arrêter en face de ma fenêtre avec des sourires d'aimable augure...

Oh! Jeanne, mon année sera bonne, si tous ceux que j'aime continuent de me le rendre, à commencer par toi! Mon année sera bonne si je

sais la rendre utile à quelques-uns, et c'est du fond de l'âme qu'une félicité pareille est souhaitée à Jeanne aussi, par son amie.

FLORENCE.

## MODES

Les galons d'or et d'argent, conseillés comme garnitures aux vêtements et aux toilettes habillées, sont actuellement employés pour certains costumes ordinaires; c'est un abus à condamner. Les tissus de laine, unis ou à carreaux, ne comportent nullement des ornements brillants; un pareil assemblage est même de très-mauvais goût; les franges de différents genres, les passementeries, les galons de laine, les petits bords de fourrures leur conviennent infiniment mieux.

Les manteaux et confections élégantes se font en Sicilienne; ceux pour mettre habituellement, en drap. Le velours est beaucoup moins à la mode que les années précédentes; il n'est guère employé en confections que comme complément de costume semblable.

Sur un manteau de Sicilienne noire, une broderie mélangée de galons d'or et de galons d'argent est une des plus heureuses combinaisons. — Petit manchon assorti au manteau, avec cordelières et glands.

Des galons d'argent, accompagnés de soutache, garnissent admirablement bien une confection *gris perle* en soie ou en drap fin, doublée de peluche blanche. On y joint quelquefois de petites perles d'argent, mélangées de perles blanches. Si l'on choisissait un *gris de fer*, les galons et les petites perles seraient en acier.

Les formes des manteaux varient beaucoup, tout en rappelant avec plus ou moins de modifications le dolman. Il y en a de cintrés derrière, et tombant devant comme une assez longue écharpe; manches plus ou moins indiquées, très-longues, carrées ou arrondies.

Grand luxe de boutons: dorés, vieil argent, acier travaillé, jais, filigrane, etc., etc. Plaques, agrafes, aiguillettes, glands, tout cela, bien entendu, assorti aux ornements des broderies.

Comme vêtement chaud et confortable, comme en voyage et pour porter habituellement, on voit de longs paletots cintrés à larges manches; ils sont ordinairement doublés de fourrure, en soie ou en drap, garnis ou non de bord de fourrure et soutachés. Ils n'ont quelquefois que des brandebourgs en passementerie tout le long, devant, sur les manches et sur les poches; ces dernières sont très-larges, et garnissent le devant ou le derrière du manteau.

Quand on voit les étoffes nouvelles destinées aux femmes élégantes pour les réceptions du soir, on est tenté de se croire au temps des fées; les nuances même rappellent celles décrites dans l'histoire de *Peau d'Ane*. Elles sont en lam-pas broché rose pâle avec nuages blancs; en velours frappé, couleur abricot tendre, etc., etc. Il y en a de tissées avec des fils d'or ou d'argent, comme les chasubles des prêtres; unies ou à dessins. Naturellement, ces magnifiques étoffes s'emploient sans volants, et les robes sont à queues.

Le tablier, ou devant du costume, est généralement de nuance, et souvent de tissu différents; du reste, seul il est garni dans le bas et rarement les deux côtés se rejoignent par derrière. Il est au contraire presque toujours fixé de chaque côté dans les coutures de la jupe du dessous.

Comme les tabliers se font extrêmement longs, le devant de la jupe du dessous qui les dépasse de fort peu, pourra n'être qu'en doublure, sauf le bas, auquel un certain nombre de centimètres d'étoffe se trouvera rajouté.

Il y a différentes façons de composer ces toilettes. De certains tabliers sont tout bouillonnés, soit en long, soit en travers. D'autres, au contraire, sont complètement plats. Quelques-uns sont à panneaux, c'est-à-dire à revers, doublés de velours, ou d'un autre tissu uni, ou dissemblable. Le tablier, toujours assez serré devant, a, de chaque côté, deux lés plats retournés, et montant par conséquent leur envers. La jupe à queue est montée derrière à la taille par un gros pli quadruple, formant un pouff assez allongé, peu volumineux, et ne bouffant qu'assez bas, à la suite de la basque de la cuirasse. Ce pouff est retenu par des nœuds de ruban ou par une large traverse d'étoffe. Les tailles se font toujours très-longues.

Dans un autre modèle, la jupe à queue est relevée en capuchon. Une cordelière passe dans une coulisse à tête posée en rond, serre le relevé et est nouée par des glands. De longs rubans peuvent remplacer la cordelière, qui a cependant plus de genre.

Quelques tabliers se continuent très-loin; dans ce cas, ils forment comme une seconde jupe très-longue, et à peine retroussée par trois pattes





N° 4029.

IMP. DUPUY PARIS

Janvier 1876.

*Modes de Paris*  
**Journal des Demoiselles**

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

*Etoffes des Magasins du Petit Saint Thomas, rue du Bac.*

*Coiffes de M. Tarot, rue Turvill, 4.*

*Parfums de la Maison Guerlain, Rue de la Paix, 65.*

*Machines à coudre Wheeler et Wilson, Boulevard Sébastopol, 70.*

1<sup>re</sup>







en ruban ou en velours, posées en haut, en bas et au milieu, et venant se rattacher derrière sur la jupe du dessous, qui bouffe un peu entre chacune de ces pattes. Par exemple, je n'affirme pas que cette façon soit très-commode pour s'asseoir, non plus que la suivante, composée de trois écharpes de satin broché bleu pâle et argent, posées sur un jupon à queue de velours gros bleu. Ces écharpes, presque réunies par devant, se serrent chacune en arrière en se nouant et laissent passer entre elles quelques plis de velours. Le corsage est en velours, ouvert en carré, avec écharpe brochée faisant fichu. Nœuds semblables sur les manches qui sont assez courtes, avec garnitures de dentelle blanche, comme dans l'intérieur du corsage.

Sur une première jupe en velours noir, tabliers de couleur. Dans ce cas, le corsage à cuirasse en velours, a tantôt les manches semblables au tablier, tantôt en pareil. Si le corsage est ouvert, un petit fichu de soie de la nuance du tablier est un joli complément de toilette.

On fait beaucoup de robes *forme princesse*. Cela va fort bien aux jeunes filles minces, et permet, si l'on veut y mettre une ceinture ronde, de se servir de jolies boucles.

J'ai remarqué ces deux modèles en soie noire.

La première, *forme princesse*, est en faille à queue, montée derrière à gros plis. Le devant est en velours anglais noir, formant plastron; assez large en haut du corsage, s'amincissant vers la taille, et s'élargissant de nouveau dans le bas de la jupe. De chaque côté de ce plastron et tout le long des lés de soie, se trouvent des attaches en ruban qui reviennent en avant pour se nouer sur le milieu en formant un petit nœud.

Les manches, en velours, sont traversées dans le bas par trois rubans, que terminent également trois petits nœuds, posés sur la couture du coude.

Petit col montant en velours. — Poches carrées en velours, attachées par une traverse de ruban, et un nœud. — Cravate en beau foulard blanc ou de nuance pâle, garnie de dentelle blanche.

L'autre robe, également en soie noire, a deux lés de côté rajoutés sur ceux de la jupe, et seulement retenus sur le devant. Ils sont repliés en deux, et la lisière qui rabat sur le lé du devant de la robe est garnie, dans sa longueur, d'une belle frange en chenille noire à plusieurs rangs de grillage et à petites houppes et boules. Les lés de derrière, à queue, forment un relevé peu bouffant qui est soutenu par un très-large nœud de velours noir partant en dessous, de chaque côté du revers de soie, formé par les lés dont j'ai parlé plus haut. Les manches sont en soie et bouillonnées en travers; des biais de velours traversent les bouillons. Col allongé et rabattu en velours, déterminé par un nœud semblable.

Les robes de drap se font aussi en *forme princesse*. Elles sont ordinairement garnies d'une très-large tresse de laine. — Manteau pareil orné de même.

La *forme tunique* est cependant préférée pour étoffe de laine; c'est plus pratique, et très-commode sur un jupon de velours anglais.

Les tissus légers rivalisent avec les plus belles étoffes pour la composition des toilettes de bal.

L'or et l'argent bien entendu, n'y sont point étrangers; ils se prêtent au contraire d'une façon merveilleuse à leur fabrication.

Les semis sur tulle et tarlatane nous montrent les plus jolies combinaisons de pois, d'étoiles, de losanges, marguerites, croissants, etc. Pour cuirasses accompagnant les jupes élégantes, il y a des étoffes brillantes et chatoyantes, dont l'effet aux grandes lumières est véritablement magique.

## VISITES DANS LES MAGASINS

Si vos lèvres se gercent par le froid, mesdemoiselles, si vos petites mains et vos pieds sont sujets aux engelures, ce vilain mal qui est un signe de jeunesse, dit-on, voici un remède très-efficace qui les prévendra ou les guérira, fussent-elles ouvertes. Il se trouve chez M. Guerlain, 15, rue de la Paix, et se nomme *Baume de la Ferté*. Il suffit d'en enduire légèrement vos lèvres pour empêcher qu'elles ne se fendent, et d'en étendre sur les doigts malades.

Depuis quelques années déjà, ce baume est très-connu, et nous en avons constaté les meilleurs effets. Comme de tous les produits de la maison Guerlain, on peut s'en servir avec confiance. Ne faut-il pas aussi préserver les mains qui ne sont pas sujettes aux engelures, des gerçures produites par le froid? Servez-vous pour

cela de la pâte de velours; vous l'étendez sur les mains que vous passez ensuite dans un peu d'eau tiède; joignez-y l'emploi d'un bon savon: le savon Sapoceti, par exemple, soit aux fleurs d'Italie, aux Hespérides, et avec la précaution de ne pas présenter au feu vos mains humides, vous n'aurez rien à craindre des frimas.

Pour le visage, vous emploierez la crème de fraise ou le cold cream aux concombres, et l'eau balsamique de Judée ou de Chypre, ou l'eau de benjoin; puis la poudre de Cypris, que vous enlèverez au bout de quelques minutes, en passant légèrement la main sur le visage. Pour les soins de la bouche, l'elixir végétal de Ruspini. Pour parfumer le linge, le sachet à l'héliotrope et aux violettes mélangés est d'une odeur douce et pénétrante. Pour le mouchoir, l'extract shore's-ca-



price, le bouquet de lord Seymour, le bouquet impérial Russe; et pour vous, tout particulièrement, mesdemoiselles, l'extrait de Fleurs nouvelles parfumer avotre mouchoir d'une odeur tout à la fois douce, fraîche et persistante.

Des parfums, passons aux fleurs; tant pis pour la logique, qui voudrait que nous disions: « Des fleurs, passons aux parfums. » En ce moment, mesdemoiselles, où toutes nous cherchons à oublier l'hiver en garnissant de fleurs et de plantes notre appartement, il me semble que quelques mots sur la composition chimique appelée Floral, seront les bien venus, car son emploi dans la culture des plantes d'appartement donne les plus heureux résultats. Les éléments variés dont se compose le floral, ne conviennent pas également à toutes les espèces de plantes; aussi, l'inventeur de ce composé a dû étudier les divers besoins de celles-ci, afin de donner à chacune d'elles l'arrosage qui lui est particulièrement salutaire. Il y a donc différents numéros de floral: n° 1, n° 2, n° 3, n° 4. Avec le floral, le repotage des plantes devient inutile, parce qu'il fournit progressivement et sans épuiser jamais la terre, la nourriture nécessaire à ces plantes. Nous ne vous désignons pas les plantes qui doivent être arrosées par tel ou tel numéro, la nomenclature en serait trop longue; d'ailleurs, l'instruction qui accompagne tout envoi de floral donne, par le menu, la manière de s'en servir, le classement des plantes par numéro et toutes les indications nécessaires. Le floral coûte 40 fr. le kilog. (emballage compris), et un kilogramme, qui se compose des

numéros assortis, contient de quoi faire trente mille arrosages.

Il se vend aussi en coffrets de 500 grammes, coûtant 5 fr. 50. En les prenant au magasin, on peut se les procurer par boîtes de 125 grammes, de 1 fr. à 1 fr. 75, suivant les numéros. S'adresser à M. Alfred Dudoï, 38, rue Notre-Dame-des-Victoires, à l'Agence centrale des agriculteurs de France.

La maison de Plumet, 33, rue Vivienne, bien connue par les avantages qu'elle fait à nos abonnées, me charge d'informer nos lectrices que pendant le mois de janvier elle leur laissera au prix de 30 fr. le corset sultane modifié d'après les exigences des corsages-armure et cuirasse et la tournure violette destinée à soutenir les plis de la tunique dont le relevé s'accroît un peu plus cette année. La modification apportée au corset-sultane, consiste dans la ceinture Jeanne d'Arc, montée au bord inférieur du corset. C'est un caoutchouc d'au moins dix centimètres de large qui enserrme les hanches tout en se prêtant aux mouvements; avec ce corset, toutes les femmes, quel que soit leur embonpoint, peuvent porter le corsage ajusté.

Quant à la tournure, elle est mignonne et ne donne que le développement voulu au poulf.

Les abonnées de France recevront *franco* le corset-sultane et la tournure contre l'envoi en un mandat de poste de la somme de 30 francs.

Pour l'Algérie et les colonies, *franco*, jusqu'au port d'embarquement; pour l'étranger, le port en plus.

C. L.

## EXPLICATIONS

### GRAVURE DE MODES

#### PREMIÈRE GRAVURE.

Toilettes de mademoiselle Tarot, 4, rue Favart.

*Première toilette.* — Toilette de bal en faille et tulle. — La robe est ornée, dans le bas, d'un volant plissé, puis d'un volant froncé surmonté d'un bouillonné; tablier à larges plis en travers, relevé derrière et retenu sur les côtés par deux nœuds en faille; longue draperie en tulle perlée; elle forme poulf garni de dentelle perlée et retombant sur les volants du bas. — Corsage décolleté, lacé derrière, orné de dentelle et d'entre-deux perlés; berthe drapée en faille, garnie d'une dentelle perlée; manche courte, bouillonnée, garnie à l'entour d'une dentelle, qui est relevée sur l'épaule avec un nœud en faille; bouquet de jasmin et pervenches; devant, même bouquet un peu plus gros. — Coiffure, guirlande de jasmin et pervenches.

*Deuxième toilette.* — Toilette en faille de deux tons; robe ornée, dans le bas, d'un grand volant plissé,

que traverse une draperie, retenue de distance en distance par des nœuds en faille. — Tablier garni d'un plissé et de nœuds, et relevé derrière, sous une draperie garnie de dentelle. — Corsage à basque, formant pointe derrière, orné de dentelle et de nœuds; manche ouverte dans le bas, garnie d'un plissé traversé par une draperie avec nœud. — Chapeau en velours, à fond mou, orné de chrysanthèmes.

*Toilette de petite fille.* — Robe en bure d'Écosse, forme princesse devant, avec larges revers dans le bas, retenus sur le côté par un bouton; dans le dos, deux larges plis doubles forment basque en descendant un peu plus bas que la taille; les lès de derrière sont montés à la taille par deux larges plis; on peut mettre une patte-ceinture, boutonnée sur la basque, et arrêtée dans la couture de côté; toute la robe est ornée d'une tresse bretonne ou d'un biais en velours, les boutons sont assortis; on pose à l'encolure, entre les deux plis du dos, un nœud à pans, de la nuance de l'ornement. — Col et sous-manches plissés en batiste.





Journal des Demoiselles  
ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS  
*Modes de Paris - Boul<sup>d</sup> des Italiens, 1*







## DEUXIÈME GRAVURE, TRAVESTISSEMENTS.

*Costume de Chinoise.* — Sous-jupe en foulard jaune, avec semé de bouquets de pavots rouges. — Robe de dessous en taffetas à rayure Pékin bleu de deux tons, la rayure posée en biais, le bas de la jupe est ouvert sur les côtés et bordé d'un velours noir; cette robe est de même forme, mais plus étroite que la tunique; les manches pagodes sont en foulard fond blanc imprimé en bleu, et bordées d'un large biais en étoffe pareille à celle de la sous-jupe. — Tunique sans manche, en satin broché violet; l'encolure et le devant de la tunique, jusqu'à la taille, sont bordés d'un biais pareil à la sous-jupe; le reste de la tunique est bordé d'un large velours posé entre deux velours très-étroits; cette garniture remonte autour de la fente des côtés. — Coiffure en racine droite, flèches à tête en corail. — Boucles d'oreilles en corail. — Souliers en maroquin rouge. — On peut faire ce costume en cretonne perse et satinette de coton.

*Costume François I<sup>er</sup>.* — Sous-jupe en satin blanc broché en jaune, bordée de deux larges biais en satin jaune. — Robe à traîne, en damas vert foncé; au bas de la jupe, deux larges velours noirs. — Corselet lacé par des velours noirs, et ouvert sur une guimpe en satin blanc; la manche de la guimpe, vague dans le bas et bouffante dans le haut, est maintenue par deux larges bracelets, pareils à la robe, réunis ensemble, et à l'épaulette, par une lacure en velours noir; le haut de la guimpe est orné d'un croisillon en galon d'or. — Fraise en gaze blanche. — Toque en velours noir, ornée d'un panache retenu par une agrafe en vieil argent. — Soulier en satin blanc, avec broderie en soutache d'or. — Ce costume peut aussi se faire en satinette, avec la guimpe en organdi.

*Costume Louis XVI.* — Sous-jupe en taffetas blanc. — Robe blouse, en satin blanc, décolletée; le bas de la jupe est découpé à dents. La draperie du devant du corsage est maintenue par des traverses en satin rose, des boutons fixent de chaque côté la petite veste ouverte et décolletée; cette veste est en taffetas mastic, à rayure pékin rose. — Fichu drapé en lins, retenu par une rose. — Manchette en organdi. — Coiffure, petit pouff en velours rose, sur lequel est posé une aigrette; le bord du plissé du pouff est recouvert par un ruban en velours rose, posé sur un galon d'argent, et fermé par une rose blanche; sur le côté, on place une rose rose; cheveux poudrés. — Petite chaîne avec croix à la Jeannette. — Soulier en satin blanc, avec bouffette en satin, au milieu de laquelle est posée une rose. — On peut remplacer la robe en satin par de la percaline lustrée, et faire la veste en satinette.

*Costume de Bouffon.* — Pourpoint mi-partie rouge et mi-partie bleue, découpé à dents pointues, et bordé d'un galon d'or; on fixe un grelot au bas de chaque pointe. Le devant est orné de larges appliques vertes, fixées par un galon d'or, jockey formant bourrelet en étoffe jaune. — Ceinture drapée rouge. — Haut de chausses, également mi-partie rouge et bleu, contrarié avec le pourpoint; le bas est découpé de même, et

garni de grelots. — Un bas bleu et un bas rouge, disposés comme les nuances du haut de chausses. — Souliers en daim, ornés de bouffettes contrariées pour les nuances avec celles des bas. — Collerette et manchettes tuyautées, en organdi. — Toque en velours bleu, avec plumes rouges. — Tout le costume se fait en satinette.

## TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE.

BANDE pour ameublement, dessin Aubusson.

## PETITE PLANCHE REPOUSSÉE.

## POCHETTE EN MACRAMÉ.

Modèle de la maison Cabin-Sajou, 52, rue de Rambuteau.

Les personnes qui n'ont pas encore essayé ce nouveau travail, devront reprendre les cahiers d'octobre et de novembre, ou se procurer la méthode de M. Cabin-Sajou, qui coûte 2 francs.

Retournez le modèle de bas en haut, coupez un *fil guide*, que vous fixez sur le plomb, puis 60  *fils travaillés*  de 2 mètres environ, que vous pliez en deux, et que vous arrêtez sur le  *fil guide* . — Posez un  *fil guide* , sur lequel vous ferez une  *ligne en relief* . — Prenez vos fils 4 par 4; tenez dans la main gauche 3  *fils conducteurs* , et faites 3 points de feston, de la main droite, avec le 4<sup>e</sup> fil. — Posez un  *fil guide*  et faites une  *ligne en relief* . — Commencez le  *point de feuille*  en divisant vos fils par 4. — Prenez le premier fil à gauche, avec la main droite, ce sera votre  *fil conducteur* . — Faites 2 points de feston, de la main gauche, avec chacun des 3 fils suivants. — Changez de  *fil conducteur* , prenez le 1<sup>er</sup> à gauche, et avec les 3 autres fils, faites le même travail que vous venez de faire. — Prenez les 4 fils suivants, pour faire le même travail, en sens contraire, en tenant le  *fil conducteur*  avec la main gauche, et les  *fils travaillés*  avec la main droite. — Continuez ainsi tout le rang. — Ensuite, vous réunissez chaque groupe de 2 feuilles, à l'extrémité, en faisant un seul nœud avec les deux  *fils conducteurs* ; dans ce nœud, le fil de la feuille de droite passe à gauche, et celui de la feuille de gauche passe à droite.

Continuez le travail, en vous dirigeant sur le modèle pour le nombre des feuilles. — Posez un  *fil guide*  pour faire une  *ligne en relief* ; puis deux rangs à jour, comme au commencement, en posant d'autres  *fils guides* . — Prenez de nouveau le travail du  *point de feuille*  pour former les deux pointes, que vous terminez des côtés, en arrêtant le dessin dans le biais et en faisant 3  *lignes en relief* , avec les  *fils conducteurs*  des extrémités. — Vous égaliserez alors tous vos fils, qui seront renfermés dans le montage de la pochette et sous la ganse.

Pour la 3<sup>e</sup> partie de la pochette, partie sur laquelle se fixent les boutons, vous faites un carré long, tout à fait semblable à celui du modèle, sans les deux pointes, et vous le terminez après le premier rang à jour, qui sépare le carré des deux pointes.



## IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE.

LE MENÉTRIER.

## PREMIER CAHIER.

Tulle brodé en reprise. — Bande, tapisserie par signes. — Ecran de lumière. — Étoiles, crochetet ganse télégraphe. — Entre-deux. — Angle pour taie d'oreiller. — Victorine. — Mathilde. — Eventail. — Tablier de baby. — Boîte à jeu. — Porte bouquet. — Emma. — Dentelle lacet et crochet. — Costume pour petite fille de huit à dix ans. — Costume pour petite fille de dix

à onze ans. — Entre-deux. — Camille. — Costume en limousine. — Carré lacet écu et feuilles en crochet russe.

## PLANCHE I.

## PREMIER COTÉ.

Polonoise.

Jupon pour baby de deux à trois ans.

## DEUXIÈME COTÉ.

Corsage décolleté pour jeune fille.

Corsage pour petite fille de dix à onze ans.

Robe pour petite fille de cinq à six ans.

## MOSAÏQUE

C'est précisément cette rigueur de nos destinées, cette tristesse de notre condition, cette douleur de l'existence, qui m'affermissent dans mes pensées d'avenir. Je n'ai jamais rien arrangé, et il est impossible de rien arranger avec cette vie seule : il faut l'autre vie pour compléter l'homme, pour achever l'être quelconque qui est l'homme.

BALLANCHE.

Quoique j'aie entrepris, j'ai mis mon cœur à le bien faire. Ce à quoi je me suis dévoué, je m'y suis dévoué tout entier. Ne jamais mettre la

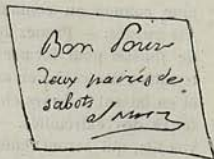
main à une œuvre à laquelle je ne me serais pas donné corps et âme ; ne jamais déprécier ma tâche, quelle qu'elle fût, voilà les règles qui ont régi ma vie.

DICKENS.

Chacun de nous fait son éternité dans le temps. Le temps est si court, l'éternité si grande ! Combien cette considération n'est-elle pas faite pour l'emporter sur toutes nos hésitations et nos faiblesses, alors même que le sacrifice ne serait pas le généreux secret du bonheur.

AUGUSTE NICOLAS.

## RÉBUS



Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY.

6-3965 PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS PÈRE ET FILS, RUE AMÉLOT, 64.